

Fabian Gerson est né en 1926 à Lodz en Pologne. Avec sa sœur Franciszka, il a été élevé dans une famille bourgeoise d'orientation sioniste. L'enfance protégée prit fin le 8 septembre 1939 avec l'occupation allemande de Lodz (désormais «Litzmannstadt»). La famille parvint à fuir cette ville annexée et à se réfugier à Czenstochau. Néanmoins, celle-ci fut bientôt aussi affectée par la ghettoïsation. Fin 1942, les Allemands décidèrent de liquider le ghetto. Des milliers de ses habitants furent déportés au camp d'extermination de Treblinka. Les parents et la sœur de Fabian se trouvaient parmi ces victimes. Lui-même parvint à rejoindre les travailleurs forcés de l'entreprise HASAG. Il y survécut jusqu'à la liquidation du camp en janvier 1945. Fabian Gerson fut déporté au camp de concentration de Buchenwald. C'est très malade qu'il vécut la libération du camp par les troupes américaines le 11 avril 1945. En compagnie d'environ 300 autres enfants de Buchenwald, il parvint en Suisse en juin 1945 grâce à un transport de la Croix-Rouge. Malgré de lourdes maladies liées à la tuberculose, il obtint une maturité en 1949, puis il débuta des études à l'EPF de Zurich. Il fonda une famille en 1962. De 1969 à 1997, il œuvra comme professeur de chimie organique à l'Université de Bâle. Fabian Gerson est mort en 2011 à Bâle.

«... sans un adieu!»

FABIAN GERSON

Mémoires de survivants de l'Holocauste



FABIAN GERSON

«... sans un adieu!»

FABIAN GERSON

«... sans un adieu!»

## SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée\*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance\*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux  
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis\*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»\*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»  
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest\*

\* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes seront publiés en novembre 2017.  
Tous les volumes seront disponibles en format pdf sur le site Internet du DFAE.

## IMPRESSUM

*Edition originale de la série*

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009 – 2014

*Publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,  
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

*Version française de la série publiée avec le soutien de*

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,  
Schule für Gestaltung.



*Lectorat et éditeurs responsables de la version française*

Ivan Lefkovits et François Wisard

*Zusammenfassung & Summary (à partir du français)*

Caterina Abbati

*Mise en page*

Christine Jungo, Martin Sommer

*Impression*

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

## SOMMAIRE

Volume 13 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

*Auteur*

Fabian Gerson

*Photos*

Famille Gerson

*Titre original*

«... ohne Abschied von ihnen nehmen zu können!» (2014)

*Traduction réalisée par la classe 4<sup>e</sup> DF allemand de Madame Sandra Helbling,  
au Collège Madame de Staël, à Carouge, Genève (2016)*

Murielle Aref	Coline Grasset
Charlotte Blessemaille	Alicia Harbutt
Arber Bllaca	Marion Junger
Julien Castello	Chloé Pallud
Céline Eelbode	Loïc Parel
Léa Fischer	Alexandre Privat
Samit Frogg	Vanessa Shepherd
Luka Gigli	Carla Vazquez Mosquera
Daniela Graenicher	Camille Zen-Ruffinen

*Lectorat*

Chantal Andenmatten, Daniel Gerson, François Wisard

*Premier tirage*

2017

Préface	7
<hr/>	
Partie I	13
Le chemin vers le naufrage	
<hr/>	
Partie II	34
Les difficultés de la vie d'après	
<hr/>	
Le chemin de survivant de l'Holocauste à doctorant d'une Haute Ecole	60
<hr/>	
Zusammenfassung/Summary	75

«... sans un adieu!»

L'histoire de la survie de  
Fabian Gerson

## PRÉFACE

La biographie de Fabian Gerson (né à Lodz le 23 mars 1926 – mort à Bâle le 8 juin 2011) appartient incontestablement à une série de documentaires des survivants de l'Holocauste en Suisse. Cependant, ce n'est pas un hasard si cette publication n'a pas pu être publiée pendant qu'il était vivant. Fabian n'a jamais participé aux activités de la *Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust*. La récupération collective de son destin pendant le national-socialisme lui était désagréable. Même s'il a maintenu des relations amicales durant de longues années avec certains survivants en Suisse, il n'a jamais été convaincu par l'option de les rencontrer dans un cadre associatif.

Par contre, comme pour beaucoup de survivants, le besoin de garder en mémoire son histoire et le souvenir de ses proches parents assassinés est devenu toujours plus impératif.

Il rédigea ses mémoires au milieu des années 90, après s'être complètement retiré de son but de vie: professeur à l'Université. Il constitua un volumineux manuscrit d'environ 40 pages A4, qu'il nomma simplement «Mémoires». Malgré son éloquence, il lui a été très difficile de retranscrire les événements, qui comportaient pour l'essentiel, non seulement sa propre persécution, mais aussi l'assassinat de ses parents et de sa sœur. Dans ces conditions, on peut concevoir qu'il lui a fallu presque une décennie pour terminer son rapport.

Dans son texte, il décrit les événements d'une manière précise. Il reste pourtant quelques questions ouvertes. Questions auxquelles nous ne pourrions malheureusement plus avoir de réponse, puisque nous ne les lui avons jamais posées de son vivant.

Qu'est-il arrivé au frère de la mère, le «mouton noir de la famille» pendant la Shoah? Quelles étaient en détail les conditions de vie dans le ghetto de Lodz en 1940 et dans le ghetto de Tschenschow jusqu'à la déportation en 1942?

Son texte contient des images auxquelles il pouvait rattacher des souvenirs. Peu de sentiments sont visibles dans sa façon d'écrire. Les blessures émotionnelles profondes, que la Shoah a provoquées, sont peut-être déjà contenues dans les expressions laconiques de ses descriptions:

«Le maître de la vie et de la mort était un *SS-Sturmbannführer*, un petit homme, nommé Paul Degenhardt, qui décidait d'un geste de la main si un homme devait mourir ou s'il était encore un esclave adéquat pour un moment. Je me suis fait pousser vers l'avant et perdis de vue mes parents et ma sœur, sans pouvoir leur faire mes adieux. Comme je l'ai appris après la guerre, ils avaient seulement un temps court à vivre: après leur arrivée à Treblinka ils ont tout de suite été gazés et brûlés».

Le génocide national-socialiste, présent dans ces quelques phrases, est basé sur l'antisémitisme, le sadisme et l'exploitation, qui détruisirent la vie de la famille de Fabian, ainsi que celle de millions d'autres Juifs entre 1941 et 1945.

Le jour marquant de son destin fut le 22 septembre 1942, le jour après Yom Kippur. Depuis ce jour, son existence fut marquée pendant presque 70 ans; il a pu sauver sa vie uniquement parce qu'il a pu se séparer à un moment décisif de ses plus proches parents condamnés, «sans un adieu». La douleur de cette séparation ainsi que le sentiment de culpabilité, liés à la connaissance – profondément ancrée dans son âme – de la capacité de destruction et de mort de la civilisation chrétienne, allemande et européenne, l'ont poursuivi jusqu'à la fin.

Même en tant que scientifique accompli, qui depuis les années 50 coopéra étroitement avec des académiciens en Allemagne, cette expérience existentielle d'abus de pouvoir illimités, de violence raciste et d'avidité opportuniste lui est restée incompréhensible. Le peuple allemand était, malgré sa culture très développée, un peuple stupide concernant ses choix politiques: ainsi essayait-il d'expliquer l'enthousiasme de ce peuple pour Hitler et le national-socialisme. Même s'il reconnaissait la conquête démocratique de la République fédérale, il conserva sa méfiance. Il ob-

serva avec beaucoup d'émotions mélangées le retrait des troupes alliées de l'Allemagne après la fin de la séparation de l'Allemagne en 1990.

A côté de sa grande admiration pour la puissance intellectuelle et technique de l'Allemagne d'après-guerre, il maintint sa réserve face à la culture et la société allemandes. Ceci devint clair lorsqu'une occasion de professorat dans une université allemande se dessina. Son effort constant pour trouver un poste d'enseignement fixe à Bâle, et non à Bochum ou à Tübingen, pour y vivre, s'expliquent certainement de cette manière.

Que la Suisse soit devenue sa patrie est cependant une conclusion trop facile. Il était fier de son passeport suisse, qui lui offrait depuis 1960 une sécurité juridique ainsi que des possibilités de voyager sans problèmes. En tant qu'éternel élève modèle, Fabian aimait raconter qu'il avait réussi à impressionner les fonctionnaires de la naturalisation grâce à ses connaissances de l'histoire suisse.

Le premier voyage à l'étranger du nouveau citoyen helvétique se fit immédiatement en Pologne, son «ancienne» patrie, où il a rendu visite à deux cousines à Wrocław, qui avaient survécu à la Shoah cachées par le mari non-juif d'une d'elles. Bien qu'il ait été importuné durant ce voyage par le service secret polonais, qui voulait utiliser le scientifique en devenir à des fins d'espionnage, il resta lié au pays de son enfance jusqu'à la fin. La tradition antisémite de la Pologne lui était parfaitement connue. Il n'a par contre jamais oublié que le génocide des juifs a été organisé par les occupants allemands et non par ses voisins polonais.

Malgré la douleur liée à la perte brutale de sa ville natale Łódź, il n'a jamais opté pour une position anti-polonaise au contraire de beaucoup de survivants et de leurs descendants après 1945. Ce qui fut pour moi un héritage précieux est le fait qu'il m'a facilité l'accès à la Pologne post-communiste, et m'a donc permis d'avoir des points de contact avec l'histoire polonaise de notre famille.

Bien que Fabian ait toujours été au clair avec le fait que, malgré le passeport rouge et le statut de professeur, il resterait «un Suisse seulement sur papier», ses compatriotes n'étaient pas dénués de sentiments xénophobes

et les hostilités directes le touchaient lourdement. Je me souviens qu'il rentra un dimanche à la maison énervé car il avait été arrêté par un policier parce qu'il avait roulé de façon illégale à bicyclette sur un trottoir. Quand il avait cherché à se justifier devant l'homme de loi zélé, celui-ci lui conseilla de retourner de là d'où il venait. Le fonctionnaire ne pensait sûrement pas au ghetto de Lodz ni au camp de concentration de Buchenwald, mais plutôt à l'Italie du Sud au vu du nageur et du rameur bien bronzé qui se trouvait face à lui. Quand Fabian lui fit remarquer qu'il devait modérer son ton à l'égard d'un professeur d'université suisse, celui-ci revint à de meilleures dispositions. Bien que cette discrimination ne fût pour lui pas si grave en soi et passait pour une «xénophobie ordinaire de la petite bourgeoisie», ce comportement d'exclusion le mettait en rage.

Lorsqu'une fois un jeune Allemand assis à la table voisine d'un restaurant prononça des propos néo-nazis, nous avons eu de la peine à le retenir pour qu'il n'en vienne pas aux mains. Pouvoir se défendre face à ses ennemis, restait un besoin primordial. L'homme d'orientation généralement gauche-libérale en politique pouvait, s'il s'agissait d'un point de vue sécuritaire concernant Israël, passer de colombe à faucon. Le traumatisme d'avoir été livré sans défense à ses tortionnaires pendant la Shoah, l'amena à une forte solidarité avec l'État juif bien qu'il refusait l'orientation de plus en plus nationale-religieuse de ce dernier.

Peut-être aurait-il trouvé en Israël une meilleure «patrie» qu'en Suisse. Déjà en 1953 il voulait rendre visite à sa famille en Israël. Mais en ce temps-là, la police des étrangers ne lui accorda aucun document de voyage. C'est seulement en 1958 qu'il a obtenu les papiers nécessaires pour se rendre en Terre sainte. Il visita non seulement des cousins et cousines ainsi que des amis, mais aussi le Technion à Haïfa pour sonder ses chances de carrière comme scientifique. Ses collègues israéliens lui déconseillèrent de tenter sa chance là. Fabian abandonna ses plans d'Aliyah, non sans savoir que ses interlocuteurs israéliens lui avaient peut-être conseillé de rester en Suisse craignant sa propre surqualification. Ainsi il dut passer les années restantes de sa vie en grande partie en Suisse et

obtint presque toutes les distinctions honorifiques académiques qu'un scientifique pouvait recevoir «sauf le prix Nobel», comme il avait l'habitude de le faire remarquer avec ironie, mais non sans un peu de vanité et de regret.

Des années intensives et couronnées de succès se succédèrent à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). Les lauréats du prix Nobel Vladimir Prelog et Leopold Ruzicka le soutinrent et l'aidèrent dans la construction d'une carrière académique. En 1968 il accompagna son collègue Edgar Heilbronner en tant que professeur extraordinaire à l'Institut physico-chimie de l'Université de Bâle et y fut nommé professeur honoraire en 1975.

Il fit aussi carrière à titre privé: en 1962 il se maria avec Inge Waldmann, en 1963 je vis le jour, puis ma sœur Deborah vint au monde en 1968. En 1972 il organisa pour nous tous un séjour de plusieurs mois en Israël. Il travailla comme professeur invité au Technion de Haïfa.

Au premier abord ce fut une vie remplie et extraordinairement couronnée de succès. Malgré la reconnaissance et la prospérité obtenues en 1975 grâce à sa nomination à l'Université de Bâle, 30 ans après son arrivée comme réfugié gravement malade et dépourvu de ressources, il fut rattrapé par les traumatismes liés à la Shoah. Après un certain temps, il put se rétablir de ses pires dépressions. Mais sa blessure psychique resta clairement perceptible jusqu'à la fin. Les souvenirs liés au temps des persécutions dans des ghettos et camps de concentration ainsi qu'aux membres de sa famille tués se révélèrent être une blessure psychique persistante.

Néanmoins, en prenant de l'âge, il fut prêt à visiter la ville de son enfance. Un voyage en commun à Łódź en 1991, la visite de l'appartement familial qu'il avait dû quitter précipitamment plus de 50 ans auparavant, laissèrent une empreinte indélébile. L'amitié avec l'historien Pawel Spodenkiewicz de Lodz et son épouse Ola recréa un lien vivant avec sa ville natale, et cela même au-delà de la mort de Fabian.

De plus, depuis août 2009, se dresse dans le cimetière juif de Lodz un monument commémoratif à l'intention de ses parents et de sa sœur. Au-

tant le chemin parcouru en Suisse fut rempli de succès, autant il restait attaché à Lodz en Pologne où son enfance s'était arrêtée brutalement.

Pour la réalisation de cette publication, je remercie cordialement le Professeur Ivan Lefkovits de l'ancienne Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust, Madame Caterina Abbati et Monsieur François Wisard du Service historique du Département fédéral des affaires étrangères, Monsieur Martin Sommer de l'école d'Art et Design à Bâle ainsi qu'Inge et Deborah Gerson.

DANIEL GERSON  
Bettlach, février 2014

*Fabian Gerson, Mémoires*

PARTIE I :  
LE CHEMIN VERS LE NAUFRAGE

LODZ, LA VILLE NATALE

---

En 1820 Łódź, généralement connu comme Lodz (prononcez Lodsch), était un petit village pauvre de la partie russe de la Pologne, non loin de la Prusse Avec le soutien du Tsar russe l'écrivain et l'homme d'Etat Rajmund Rembierlinski incitait à construire des centres industriels ; pas seulement pour servir la partie russe de la Pologne, mais également pour approvisionner l'immense empire du Tsar avec des textiles. Dans cette perspective différents tisserands vinrent d'Allemagne voisine et constituèrent la base de la population allemande de Lodz. Ce projet fut un grand succès. Pendant les décennies suivantes, la ville de Lodz se développa pour devenir un Manchester polonais et la deuxième plus grande ville de Pologne. La perspective de gain et d'ascension économiques attirait beaucoup d'hommes jeunes et animés de l'esprit d'entreprise provenant de toutes les couches sociales. [Wladyslaw Reymont: «Ziema obiecana» (La terre promise)]. A côté des Allemands majoritairement protestants, qui formaient une sorte de couche sociale supérieure, se trouvaient des populations de Juifs et de catholiques polonais, rendant la ville en un certain sens trinationale et multiculturelle.

A l'issue de la Première Guerre mondiale, en 1918, Lodz devint une partie de la Pologne indépendante, ce qui signifiait une césure, puisque la ville était désormais séparée de sa plus grande clientèle de l'Est. La ville de Lodz subit encore un autre revers économique lié à la crise mondiale de 1929. Au début de la Deuxième Guerre mondiale la cité industrielle comptait 680 000 habitants, dont 60% de Polonais, 30% de Juifs et seulement 10% d'Allemands. Les Polonais étaient surtout fonctionnaires et



ouvriers d'usine. Les Juifs étaient des commerçants, des artisans, des fabricants et travaillaient à leur compte. Poznanski était le plus riche et le plus célèbre d'entre eux. Les Allemands étaient principalement des techniciens et des industriels. Comme les Allemands préféraient la partie Sud du centre-ville, les Juifs résidaient, eux, dans la partie Nord. Les Polonais habitaient en général dans les banlieues. L'industrie du textile caractérisait cette agglomération géante et seule la route principale «Ulica Piotrkowska», qui menait du Nord au Sud, avait les caractéristiques d'une grande ville («Lodz to jest wioska, a w srodku Piotrkowska» [Lodz est un village avec Piotrkowska comme centre]). Cependant deux célèbres Polonais, aux origines juives, le poète Julian Tuwim et le pianiste Artur Schnabel viennent de Lodz.

Avec ses 800 000 habitants, Lodz est aujourd'hui la deuxième plus grande ville de Pologne avec une population essentiellement polonaise, car les Juifs ont été tués durant la Deuxième Guerre mondiale et les Allemands ont été expatriés à la fin de celle-ci. À l'exception d'une petite partie de l'ancien ghetto, la ville n'a pas été détruite et elle a servi de capitale provisoire à la Pologne pendant la première année qui suivit la guerre. Dans ce contexte, elle reçut deux universités et, de plus, elle héberge une école de cinéma de renommée mondiale (Andrzej Wajda, Roman Polański). Sinon, Lodz est peu connu à l'étranger et reste à l'écart des circuits touristiques.

## LE CONTEXTE FAMILIAL

Mon père Pinkus (Paweł) Gerson est né en 1880 à Slupca, au Nord-Ouest de Lodz qui appartenait encore à l'Empire russe cette époque-là. Son père et mon grand-père donc, Fajbus Gerson, propriétaire d'une brasserie, était aisé financièrement et membre de la communauté juive locale. Il avait soixante-dix enfants (9 fils et 6 filles), qui jouissaient d'une éducation juive. Sa femme, Glika, née Leczycka, est certainement décédée à la naissance de son dernier enfant, à l'âge de 44 ans. Mon grand-père survivait donc

seul, et est à son tour décédé bien avant ma naissance. Je n'ai donc pas connu mes grands-parents paternels. Mon père, le plus âgé des enfants, quitta le Cheder (l'école de la Thora et du Talmud) pour suivre le cri d'appel de Lodz. Il trouva un travail dans le commerce du textile et – grâce à son intelligence et à son assurance – il est devenu l'un des dirigeants de l'entreprise où il était engagé. Autodidacte et doué, il acquit de précieuses compétences dans le domaine du lainage, et maîtrisait 3 langues, le polonais, l'allemand et le russe en plus de sa langue maternelle, le yiddish. Quelques années plus tard, il décida de devenir indépendant, créa sa propre entreprise de textile au centre-ville à la Piotrkowska au numéro 50, et réalisa de grandes affaires dans ce domaine. Il devait parfois participer à la production. Ses voyages d'affaires le menaient loin dans l'empire du tsar. De nombreux séjours en Allemagne et une bonne collaboration avec les Allemands de Lodz pendant l'occupation allemande de la Première Guerre mondiale l'ont fait devenir, comme beaucoup de Juifs est-européens, un germanophile.

Il resta longtemps célibataire et était un hôte prisé dans les restaurants, les stations balnéaires d'Allemagne et de Bohême. C'est seulement en 1921, alors qu'il avait plus de 40 ans, qu'il s'est marié. Il apprit à connaître sa future femme d'une façon traditionnelle dans la bourgeoisie, par un entremetteur («Schadchen»). Ma mère, Dora Kon, est née en 1896 à Lodz (il est dit dans les documents d'indemnisation qu'elle est née à Lipno, un village à 70 kilomètres de Lodz et que son année de naissance est 1895); elle était de 16 ans plus jeune que mon père. Elle venait de la grande bourgeoisie, d'une famille juive intégrée. Son père, mon grand-père, Ignacy Kon, possédait une usine de textile à Zgierz à proximité de Lodz. Sa femme, Helena, née sous le nom de Hernes, ma grand-mère, venait d'une des rares familles de propriétaires juifs qui possédait des terres et un moulin électrique près de Thorn, à la frontière prussienne.

Ma mère terminait ses études au premier gymnase pour fille à Lodz de langue polonaise qui portait le nom de l'écrivaine Elisa Oreszkova. Après la révolte de 1905, ce gymnase a été accordé par le Tsar comme concession

à la culture polonaise. A cette époque, le célèbre poète juif polonais Julian Tuwin fréquentait en même temps la classe des garçons. Avant son mariage, ma mère travailla comme professeur pendant une courte période. Elle comprenait à peine le Yiddish, mais elle parlait également l'allemand et le français. Son seul frère cadet, Léon, était le mouton noir de la famille, alcoolique et fainéant.

### L'ENFANCE À LODZ

Pendant cinq ans de mariage, mes parents n'eurent pas d'enfants ; ensuite ma sœur Franciszka et moi sommes venues au monde l'une après l'autre. Tout de suite après ma naissance, ma famille déménagea rue Piotrkowska 50, dans un grand appartement au deuxième étage; cet appartement se trouvait au-dessus du magasin de mon père, à qui appartenait une partie de l'immeuble. Le voisin du même étage était Polonais et les autres résidents étaient plutôt des Juifs de la classe moyenne. En plus de mes parents, de ma sœur et de moi-même, il y avait deux employées dans notre ménage. Une d'entre elles, une Juive de parenté lointaine, s'occupait de ma sœur et de moi pendant que ma mère travaillait à la caisse du magasin. L'autre employée, une Polonaise, cuisinait et nettoyait l'appartement. Pour la lessive, il y avait une femme qui venait une fois par semaine et qui ne vivait pas sous le même toit que nous. Les habitudes ménagères n'étaient pas strictement kasher. Nous, les enfants, mangions du pain avec du jambon, qui pouvait être acheté dans le magasin allemand d'en face. Les fêtes juives les plus importantes étaient traditionnellement tenues, surtout parce que nous étions libérés d'école. Parfois, mon père et moi allions dans la plus grande synagogue. Puisque mon père faisait des donations à la synagogue, nous possédions nos propres sièges.

J'étais un enfant en bonne santé, hormis la coqueluche, alors fortement présente dans la ville industrielle de Lodz. J'ai appris assez tôt, de ma propre initiative, à lire, à écrire et à calculer. Les jardins d'enfants n'étaient pas encore habituels à l'époque. Lorsque j'eus six ans, on s'est



Le père Pinkus Gerson (né en 1880 à Slupca – assassiné en 1942 à Treblinka). La seule photo connue, autour des années 20. Aucune photo de la mère (Dora Gerson, née à Kon, Lipno ou Lodz en 1895/6 – assassinée en 1942 à Treblinka), n'a été retrouvée après 1945.



La seule photo (Lodz, autour de 1933) de leur enfance avec Fabian et sa sœur Franciszka Gustawa (née à Lodz en 1927 – assassinée en 1942 à Treblinka).

posé la question de l'école que je fréquenterais. Les meilleures écoles polonaises étaient considérées comme la «Catégorie A». Cependant, à cause de la discrimination de plus en plus fréquente contre les élèves juifs, il était hors de question que j'aille là-bas. L'alternative était le gymnase juif. Des écoles très modernes, aménagées après 1918 dans les grandes villes polonaises par Mordechai (Markus) Braude, dont le beau-frère était Martin Buber. Trois écoles de ce type existaient à Lodz; deux étaient pour les garçons et une seule pour les filles. Les deux premières se trouvaient dans la rue Magistracka, à environ une demi-heure de marche de notre appartement. Ces écoles privées étaient coûteuses; elles offraient des programmes de cours sur six ans du niveau primaire au niveau du gymnase. D'excellents professeurs y enseignaient, raison pour laquelle elles étaient les seules écoles juives qui appartenaient à la «Catégorie A». Cela signifiait que leur diplôme était de même valeur que la maturité des écoles publiques polonaises. Vingt-six heures de cours correspondaient au programme des écoles publiques polonaises. En plus de cela, s'ajoutaient dix heures de disciplines juives telles que l'hébreu, l'histoire juive et la religion. Les professeurs n'étaient pas religieux, mais ils étaient sionistes, ce qui a marqué leurs élèves.

En fonction de mon niveau de connaissance, j'ai été directement placé en deuxième année d'école primaire. J'avais donc en moyenne une année de moins que mes camarades et j'aurais pu avoir ma maturité à dix-sept ans. Je n'avais aucun problème avec les matières enseignées à l'école et je ramenaient les meilleures notes à la maison. Ma sœur allait dans une école du même genre réservée aux filles. On passait les deux mois de vacances, soit en villégiature, soit dans les camps scolaires à la montagne. On était gâtés par nos parents, encore plus par nos grands-parents Kon, qui habitaient au Sud de Lodz, à qui on rendait souvent visite. Grand-père Ignacy, qui était un homme éduqué, dépendait de son fauteuil roulant.

Notre enfance ne s'est malheureusement pas passée sans problèmes. En effet, même dans la ville industrielle de Lodz considérée comme socia-

liste, on ressentait un antisémitisme de plus en plus fort. Chaque premier mai avait lieu des manifestations sur la rue Piotrkowska, organisées le PPS (Parti Socialiste Polonais) et le *Bund* (association des travailleurs juifs). Deux jours plus tard, le trois mai (jour férié à la mémoire de la première constitution polonaise moderne de 1791) des ND (Démocrates Nationaux) marchaient dans les rues: il s'agissait d'un rassemblement de bourgeois et de membres du sous prolétariat. Ils étaient moins nombreux que les socialistes à Lodz, mais d'autant plus bruyants et prêts à la violence. Les revendications sur les banderoles étaient souvent contradictoires et comprenaient souvent beaucoup d'erreurs de langue: «Le Juif qui est capitaliste est communiste» (sans commentaire); «Les Juifs en Palestine» et «Vive les Arabes» (mais justement les Arabes voulaient empêcher l'immigration juive en Palestine). Une autre association existait: un groupe pour chasser les Juifs de la Pologne, un groupe militant qui cherchait à recruter avec des pancartes des nouveaux partisans à Lodz. J'avais l'habitude de déchirer secrètement de telles pancartes et une fois je me suis fait attraper par un policier polonais. Celui-ci m'a amené chez mon père, qui l'a payé pour qu'il garde le silence. Ma sœur et moi portions des uniformes d'école, qui permettaient de nous identifier comme des élèves juifs. C'est pourquoi nous avons souvent des disputes avec des jeunes polonais sur le chemin du retour.

Le boycott des magasins juifs a été fatal pour notre existence. Beaucoup de clients de mon père étaient des commerçants et couturiers juifs dans les petites villes (Shtetl). Ils ne payaient pas mon père en espèces, mais ils établissaient des documents de dette avec un délai (nommés des documents de change). A la suite de la crise de 1929 et du boycott, les clients n'étaient plus capables de payer leurs dettes.

Nous commençons à envisager l'émigration. D'abord, je devais, après la maturité, étudier dans une université à l'étranger, probablement à Jérusalem parce qu'après plusieurs années d'école je parlais déjà l'hébreu et avais de bonnes connaissances d'anglais. Mais nous n'imaginions pas qu'il était déjà trop tard pour de tels plans à long terme. Car en Alle-

magne, dont la frontière n'était qu'à 130 km de Lodz, un criminel prenait le pouvoir en 1933 dont la haine pathologique et meurtrière envers les Juifs était nettement plus dangereuse que l'antisémitisme xénophobe polonais. Ma mère était l'une des rares personnes qui connaissait le danger. Pour mon père germanophile, les Allemands restaient cependant de loin une nation civilisée qui ne pouvait pas être égarée par un psychopathe à moitié instruit. Dire que cette vision fut fatale pour beaucoup de Juifs allemands et est-européens n'a pas besoin d'être évoqué ici.

Fin août 1939, j'étais sur le chemin du retour de la colonie scolaire à Krosienko, une ville dans les collines calcaires de la Pieniny, lorsque le gouvernement polonais organisa la mobilisation générale. L'armée polonaise ne pouvait pas opposer une résistance de force égale aux tanks et aux avions allemands. Alors que la France et la Grande-Bretagne – malgré leur déclaration formelle de guerre à l'Allemagne d'Hitler – restaient passives («Mourir pour Danzig?»). Ainsi, les troupes allemandes achevèrent rapidement l'Etat polonais d'autant plus que l'Armée Rouge occupait une grande partie de l'Est de la Pologne (pacte Ribbentrop-Molotov). Le 8 septembre 1939, sept jours après le déclenchement des hostilités, l'armée allemande envahit Lodz. Mon enfance prit fin brusquement et je vécus dans un enfer sur terre, près de 6 ans d'agonie, dont je devais être le seul de ma famille à sortir vivant.

#### LODZ SOUS L'EMPRISE NAZIE: LE GHETTO DE LITZMANNSTADT

Comme nous l'apercevions à travers la fenêtre fermée de notre appartement, Lodz ressemblait sous l'invasion allemande à une ville libérée et non pas occupée. Les Polonais et les Juifs restaient cloîtrés dans leur maison alors que les «fidèles» citoyens d'origine allemande de Lodz étaient debout sur les deux côtés du trottoir de la rue Piotrkowska et accueillaient avec enthousiasme les agresseurs avec des saluts hitlériens et des fleurs. La chasse aux Juifs, exigée par les autorités allemandes, commença à Litz-

mannstadt qui appartenait au «Reich millénaire». Les Juifs étaient considérés comme du gibier. (Litzmann était un général allemand, qui s'empara de Lodz pendant la Première Guerre mondiale). Les Juifs étaient humiliés de toutes les manières possibles: travail forcé accompagné de coups ainsi que des vols de propriétés étaient à l'ordre du jour. Mon père, qui avait rencontré un ancien partenaire commercial allemand en uniforme SS, fut forcé de devenir un expert parlant couramment l'allemand et de participer à l'évaluation et à la répartition des textiles volés. Alors qu'il ne savait pas où il devait cacher son propre et vaste dépôt, on lui donnait à chaque fois comme honoraires des ballots de tissus à emporter à la maison. Peu après, ce fut le tour de son magasin et de notre appartement d'être envahis par des pilliers, des SS et des soldats de l'armée. A cette occasion, le concierge, un Polonais primitif, joua un rôle peu glorieux, en aidant les Allemands avec des conseils et étalant ainsi son sentiment d'infériorité. Entre-temps, les Juifs durent, comme au Moyen-Age, porter comme signe distinctif l'étoile jaune de David. A partir de ce moment-là, mes parents décidèrent de quitter Lodz et d'aller s'établir à Czestochowa (Tschenstochau), dans le Gouvernement général, formé à partir des territoires polonais occupés par l'Allemagne. Tout d'abord, ma mère et ma sœur emportant quelques affaires de valeur et des tissus partirent en décembre 1939 là-bas. Mon père et moi devions suivre.

Nous avons pu protéger longtemps notre appartement de la saisie en prétendant qu'il était infesté de punaises. En janvier 1940 il fut toutefois saisi, ainsi que notre entreprise. Mon père et moi avons eu 10 minutes pour quitter notre appartement.

Il ne nous restait plus qu'à déménager immédiatement dans le ghetto, qui venait juste d'être construit dans la partie la plus pauvre du Nord de Lodz. 160 000 hommes furent parqués dans cette région sale. Ma grand-mère, Helena Kon, s'y trouvait aussi. Heureusement pour lui, mon grand-père, Ignacy, venait juste de mourir.

La direction du ghetto incombait à Chaim Rumkowski, une personnalité très controversée, qui était auparavant directeur d'un orphelinat. La

vie dans ce monde isolé de l'extérieur par des barbelés était dominée par la faim, le manque d'hygiène et la terreur. Les gardes SS, aux barbelés, trompaient l'ennui en tirant sur les détenus du ghetto et contribuaient ainsi d'une manière significative au taux très élevé de mortalité. Je me sentais deux fois plus isolé, car je comprenais à peine le yiddish, la langue familière parlée dans le ghetto. En octobre 1940, mon père réussit à soudoyer des hommes SS au moyen de quelques affaires de valeurs rescapées et nous pûmes embarquer dans un wagon fermé et quitter Lodz. Ma grand-mère resta dans le ghetto, dans lequel elle est probablement décédée. Le but de notre voyage était Czestochowa, où ma mère et ma sœur nous attendaient.

Dans l'intervalle, le ciel s'était obscurci en Pologne mais aussi en dehors. Les nazis devinrent les maîtres de l'Europe de l'Ouest, après avoir annexé le Danemark, la Norvège et les états du Benelux, dominé la France derrière la Ligne Maginot («drôle de guerre») et gagné comme alliée l'Italie fasciste. Seule la tentative de soumettre la Grande-Bretagne échoua lors de l'attaque aérienne sur l'Angleterre. (Winston Churchill: «Never in the field of human conflict was so much owed by so many to so few»).

#### CZĘSTOCHOWA: LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES AVANT LA «SOLUTION FINALE»

Czestochowa était une ville polonaise de taille moyenne d'environ 150 000 habitants et qui se situait à 120 km au Sud de Lodz, à la frontière de la Silésie. Elle hébergeait une icône de la sainte Madone, qui était vénérée par les Polonais catholiques. Comme déjà mentionné, la ville fut envahie en 1939. La partie juive de la population était relativement réduite avant le début de la guerre. En 1940, beaucoup de réfugiés vinrent mais ne furent pas accueillis à bras ouverts par les Juifs résidant dans la ville. En comparaison de Litzmannstadt, la situation était encore supportable. Certes, les Juifs devaient ici aussi porter un signe de reconnaissance

mais ils ne devaient pas encore vivre dans une région isolée. En avril 1941, lorsqu'un ghetto fut bâti, il était «ouvert», c'est-à-dire que les Juifs n'avaient pas l'autorisation de le quitter mais les Polonais étaient autorisés à y entrer. Notre famille put passer 2 ans dans cette ville. Les quelques tissus et objets de valeur que nous avions sauvés nous maintinrent tant bien que mal à la surface de l'eau, même s'ils étaient relativement bon marché en comparaison du prix exorbitant des denrées alimentaires. A cette occasion, je servis de passeur de marchandises. J'étais déjà si maigre, que même enveloppé d'une balle de tissus, je n'éveillais aucun soupçon. Ma sœur et moi pûmes continuer des cours privés car les enseignants se satisfaisaient d'un salaire modeste. J'appris l'allemand, langue de nos bourreaux, qui était pour moi inconnue jusqu'à la guerre. De plus, j'acquiesçais des bonnes connaissances en maths et en sciences naturelles, ce qui était la base du programme de la maturité. En outre, j'assistais avec succès à un cours de formation pour serrurier, car en ce temps-là, ce métier promettait plus de chances de survie que la formation gymnasiale. Ceux qui pouvaient estimer à quel point nos chances étaient insignifiantes, étaient ceux qui étaient bien informés sur ce qui se passait dans le monde.

En dépit de la guerre persistante contre la Grande-Bretagne, Hitler était déterminé à atteindre ses deux buts principaux: (1) construire un grand empire germanique en Europe de l'Est et (2), éliminer la «race juive» de la surface de l'Europe. Comme chacun le sait, le deuxième objectif a pu être quasiment atteint. Au début, il semblait que son premier but aurait aussi pu être concrétisé. Jusqu'au 22 juin 1941, jour où la Wehrmacht attaqua l'Union soviétique, celle-ci profitait de l'agressivité d'Hitler par des extensions territoriales. Staline achetait la bonne volonté des nazis avec la livraison d'aliments et de produits bruts. Mais bientôt, ce despote sans scrupule devait apprendre ce que c'était que de conclure un pacte avec le diable. La surprise fut totale lorsque où la *Wehrmacht* attaqua l'Union soviétique avec ses alliés, de la Finlande au Nord jusqu'à la Roumanie au Sud, après avoir séjourné plusieurs semaines dans les Balkans pendant l'expédition. En quelques mois, en été et automne 1941, de nom-



breuses armées soviétiques furent anéanties dans de violentes batailles à Kessel, des millions de prisonniers faits et une immense région conquise. Les commandos SS, et en partie aussi les membres de l'armée allemande, tuèrent des centaines de milliers de Juifs (33 000 ont été tués et enterrés en deux jours uniquement à Babi Yar, près de Kiev). Les meurtriers ont été soutenus par les antisémites locaux, avant tout par des Ukrainiens, des Lituaniens et des Lettons.

Au début décembre, les Allemands se tenaient devant les portes de Leningrad, de Moscou et de Rostov. Mais ensuite deux événements transformèrent leur victoire soi-disant sûre en défaite inévitable. La contre-attaque russe à Moscou, portée par 25 divisions sibériennes et soutenue par le «Général Hiver», repoussa la *Wehrmacht* à 200 km et, en même temps, les Etats-Unis entrèrent en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne et de l'Union soviétique. Jusqu'à la capitulation de l'Allemagne nazie («unconditional surrender» proclamée par les Alliés à Casablanca en 1943), trois ans devaient encore s'écouler. Hitler utilisa ce laps de temps pour le génocide des Juifs.

L'exécution des Juifs, pratiquée pendant l'expédition en Russie, lui sembla trop peu efficace pour en tuer des millions, pour la plupart polonais. On construisit des camps de concentration et organisa la «solution finale de la question juive» européenne à la conférence de Wannsee en janvier 1942 (Raul Hilberg: «The Destruction of the European Jews» Christopher Browning: «The Origins of the Final Solution»; Wolfgang Benz: «Der Holocaust»). Un de ces camps, dans lequel presque un million de Juifs provenant en majorité du Gouvernement général allait trouver la mort, fut construit à Treblinka, un village misérable à 100 km au Nord-Est de Varsovie. Il fut prêt à fonctionner en juillet 1942. Les victimes furent tuées avec des gaz récupérés sur des chars d'assaut russes, puis brûlés. (Richard Glazar: «Die Falle mit dem grünen Zaun»; Samuel Willenberg: «Revolt in Treblinka»). Déjà, pendant les deux premiers mois, les nazis tuèrent la plus grande partie des 400 000 détenus du ghetto de Varsovie avec l'aide des gardiens ukrainiens (embauchés parmi les prisonniers

de guerre et spécialement formés). En septembre, cette «action» fut provisoirement suspendue et d'autres ghettos vinrent à leur tour dans le Gouvernement général, parmi eux celui de Czestochowa.

## UN JOUR DE SEPTEMBRE

A l'aube du 22 septembre 1942, le ghetto de Czestochowa fut réarrangé par un commando SS, un signe indéniable d'une action proche. Tous les habitants devaient quitter leur appartement et se rendre à la place du marché central, où la sélection avait lieu. Le maître de la vie et de la mort était un *SS-Sturmbannführer*, un petit homme, nommé Paul Degenhardt, qui décidait d'un geste de la main si un homme devait mourir ou s'il était encore un esclave adéquat pour un moment. Je me suis fait pousser vers l'avant et perdis de vue mes parents et ma sœur, sans pouvoir leur faire mes adieux. Comme je l'ai appris après la guerre, ils avaient seulement un temps court à vivre: après leur arrivée à Treblinka ils ont tout de suite été gazés et brûlés. Je ne trouvai également aucune grâce aux yeux de Degenhardt et je marchai bientôt dans une colonne qui était sur le chemin de la gare, avec Treblinka pour destination finale.

Les colonnes étaient composées de rangées de huit personnes et étaient gardées par des hommes-SS avec des fusils prêts à tirer. Je réussis à échanger ma place au milieu d'une rangée contre une en bordure seulement au prix d'un grand effort car mes voisins qui devinèrent mes intentions de fuite voulurent m'en empêcher. Ce n'est qu'au prix de grands efforts que j'obtins ma place contre le bord. Mon voisin me regardait, il devait avoir compris mes idées de fuite et me regardait l'air de dire: «Vous allez nous rendre tous malheureux!». Le ghetto par lequel nous passions était vide. A un moment nous arrivâmes près d'une entrée, par laquelle j'ai disparu en un bond, sans qu'un coup de feu ne résonne. La troupe de SS ne faisait pas vraiment attention à notre présence car elle ne pouvait pas s'imaginer que quelqu'un s'échappe. Heureusement pour moi, je n'ai pas eu besoin de rester très longtemps dans ma cachette, qui était des plus étranges.

Après une heure je vis une troupe d'hommes, uniquement des jeunes, qui semblait surveiller moins strictement que les autres. J'ai pensé que je pouvais intégrer cette troupe sans trop d'efforts. Mon intuition que ces hommes avaient été sélectionnés pour des travaux d'esclaves s'est avérée vraie. Le camp de concentration où travaillaient ces hommes de Czystochowa était une succursale de la compagnie HASAG, dans laquelle j'ai travaillé durant deux longues années.

#### HASAG-TSCHENSTOCHAU: COMBAT POUR LA SURVIE

---

L'Allemagne subissait une pénurie de matières premières, par contre elle disposait de milliers d'esclaves. Ces derniers ramassaient alors les balles, et devaient les remettre à la succursale de HASAG afin qu'elles soient correctement recyclées. Ce processus de recyclage se déroulait en deux étapes: tout d'abord, les balles étaient entièrement lavées, puis elles étaient «recalibrées». Le chef supérieur était un Saxon marqué par la guerre qui n'arrivait à parler qu'avec une grande difficulté (je me souviens uniquement d'un mot «O'beit» ce qui voulait dire «Arbeit»). Les superviseurs étaient Polonais; de nombreuses femmes polonaises travaillaient aux machines de recalibrage ainsi qu'aux cuisines. Elles avaient le droit de rentrer chez elles après une journée, voire une nuit de travail. Les simples travailleurs étaient les hommes juifs qui étaient sélectionnés pour les camps après la suppression des ghettos. Je retrouvais parmi eux des camarades du collège ou de mes cours de serrurier. On attribuait surtout aux femmes la tâche de recalibrer les machines, après avoir évacué les boîtes de balles. Ce travail était difficile mais bien plus sain que celui dans les buanderies où des produits chimiques entraient en contact avec la peau et les poumons.

Le pire était que je mourais de faim, surtout la première semaine. La ration quotidienne tenait en un bout de pain (avec des morceaux de châtaignes) et une soupe qui était surtout de l'eau, dans laquelle flottaient des

restes de légumes et de viande. Ceux qui possédaient des objets de valeur pouvaient les échanger contre de la nourriture avec les Polonais. J'avais un diamant que j'avais cousu dans la poche de ma veste, mais je ne le trouvais plus. Je me retrouvais alors sans argent et à la merci de ces rations de camp, même si la femme de la cuisine m'aidait un peu en me gardant un reste de soupe. J'en décantais en grande partie le liquide afin de récupérer les résidus. L'ensemble remplissait plus mon estomac et donnait plus envie d'uriner. En général les Polonaises aux machines de recalibrage étaient aimables avec moi, ce que je ne pouvais pas dire des hommes qui travaillaient. L'un d'entre eux s'appelait Czerny, il m'avait menacé de me frapper afin que je sois transféré à la buanderie (Heureusement cela n'a pas dépassé le stade des menaces).

Nous habitons dans des baraques et dormions dans des sacs de paille qui grouillaient de puces. Elles se nichaient dans nos habits et nous avions des poux sur certaines parties de notre corps. Je devais préserver mes forces et ne pouvais plus en abuser, je n'allais alors pas travailler dès que possible, mais cela pouvait avoir de terribles conséquences. Un jour de l'année 1944 il y eut un assaut sur les occupants de notre baraque, j'ai été évacué. Je faisais partie d'un groupe qui fut enfermé la nuit suivante dans une d'une chambre sous le toit d'une halle de fabrication. Nous sommeillions à moitié. Je restais alors réveillé et j'inspectais notre salle, qui n'était accessible que par un escalier surveillé. La halle était très élevée et le toit reposait sur quelques piliers, et il y avait le long de ces derniers une des chambres comme la nôtre. A l'endroit où l'un des piliers traversait le plancher de la chambre se trouvait un passage cylindrique qui faisait au plus de 20 cm de large. J'y forçais légèrement mon maigre corps, seul un de mes sourcils fut arraché au passage. Je descendis doucement dans la halle de fabrication, personne ne m'avait repéré. Je cachai ma blessure au sourcil avec la main quand je revins à la baraque le matin avec l'équipe de nuit, et ceux qui restaient dans la chambre ne s'aperçurent de rien. Sans doute allaient-ils être abattus ou sous peu gazés à Auschwitz (à Treblinka, la mise à mort avait cessé depuis août 1943).

Malgré la faim, les vermines et l'épuisement, nous voulions tenir dans le camp afin de vivre la chute d'Hitler. La fin de l'entreprise diabolique des nazis était annoncée dès l'automne 1942, lorsque l'initiative militaire des Alliés commença à passer. Les informations à propos des événements qui constituaient la chute des murs de la «forteresse européenne» occupée par l'Allemagne, d'abord au Sud, à l'Est puis à l'Ouest, nous parvenaient même dans les camps. La bataille d'El-Alamein en Egypte et l'atterrissage de troupes américaines au Maroc et en Algérie aboutirent en 1943 à l'expulsion des forces armées italo-allemandes d'Afrique, suivie par l'invasion de l'Italie et son retrait de la guerre. La tentative d'Hitler de mettre la main sur le pétrole du Caucase échoua durant l'hiver 1942-1943 avec la capitulation de sa sixième armée à Stalingrad; depuis, plus particulièrement après une nouvelle défaite durant la bataille de Kursk, la *Wehrmacht* était en recul et les zones qu'elle contrôlait en Union soviétique peu à peu perdues. Finalement, après le débarquement des Alliés en Normandie et en Côte d'Azur, la France et la Belgique furent libérées des nazis.

A la fin de 1944 les Russes contrôlaient la Prusse orientale et la Pologne, pendant que les Anglais et les Américains contrôlaient la partie Ouest du Reich ainsi que la plaine du Pô. On nous déplaçait principalement à cause de l'avancée de l'Armée rouge, que nous suivions avec impatience sur des cartes que j'avais dessinées de mémoire. Les Russes avaient déjà dépassé Sandomierz et étaient près de la Vistule, à seulement 180 km de Czestochowa. A notre grande déception, ils en restèrent là, et le 12 janvier 1945 ils lancèrent une nouvelle offensive, qui aboutit, cinq jours plus tard, à la libération de la ville. Les sbires nazis voulaient éviter que les témoins vivants racontent les crimes à l'ennemi. C'est pourquoi le 15 janvier, les travailleurs de HASAG se sont retrouvés à l'entrée du camp dans le but d'être transférés. Moi et mes amis étions parmi les premiers à nous livrer, car nous croyions que les prisonniers pour lesquels le temps ne suffisait pas pour une déportation seraient abattus. Face à l'avancée rapide et surprenante de l'Armée rouge, les nazis ne purent pas exécuter leur plan

criminel à Czestochowa et laissèrent en vie tous les prisonniers du camp. Alors, le 17 janvier, une grande partie des travailleurs de HASAG furent libérés. Les déportés ont dû attendre 3 mois dans l'horreur, durant laquelle la souffrance surpassait les anciennes, et pour la plupart cela s'est terminé par la mort.

BUCHENWALD:

L'ACTE FINAL DE LA TRAGÉDIE

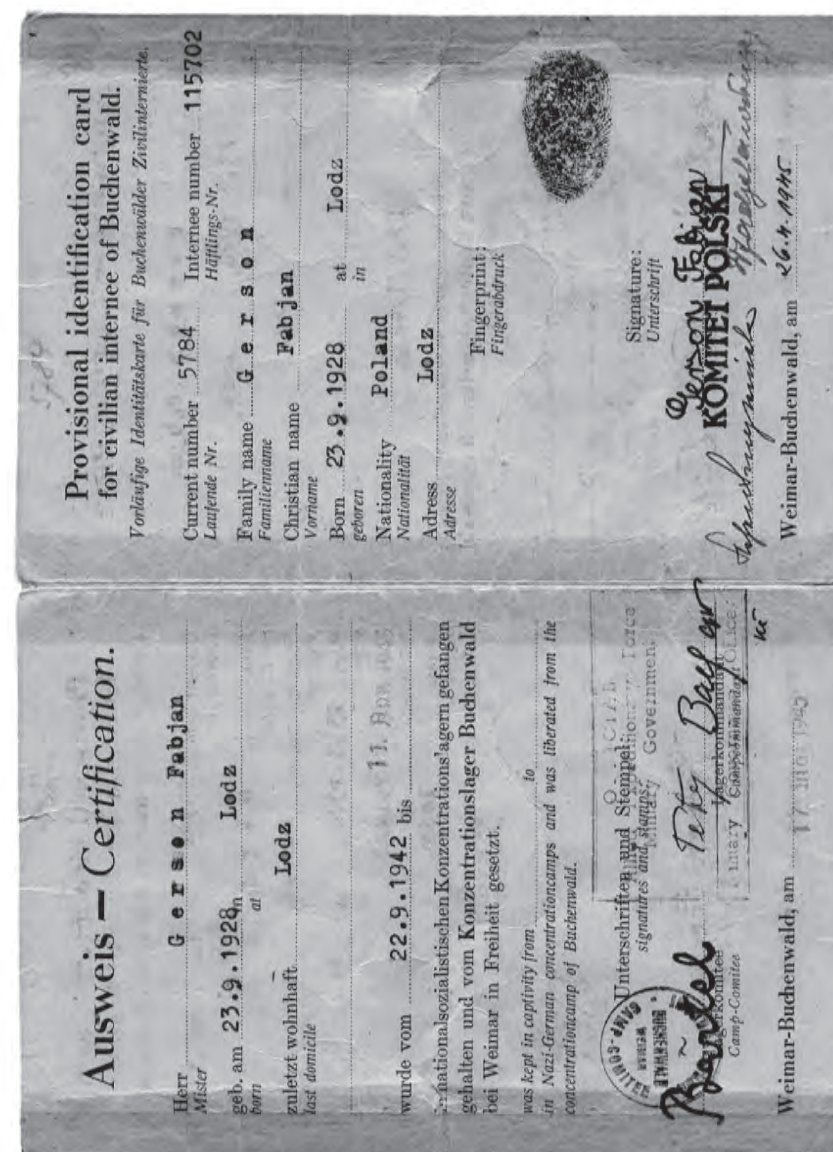
Les prisonniers HASAG quittèrent le camp, enfermés dans des wagons pour le bétail. Le voyage vers l'Ouest durait trois jours et trois nuits : un véritable voyage de la mort, sans manger ni boire, avec comme oreiller des morts. Le 18 janvier 1945, un jour après la libération de Czestochowa, on laissa descendre les survivants terrassés par la soif, ils plongeaient dans la neige sale qui couvrait le sol à côté de la voie ferrée. Cet endroit, 6 km à l'Ouest de la ville de culture Weimar, est appelé Buchenwald, et ce nom est donné au tristement célèbre camp de concentration nazi. Les souffrances des prisonniers étaient indescriptibles dans ces premiers mois de l'année 1945, eux qui étaient aussi les derniers à être sous la domination nazie en Europe. Les casernes sales, les planches contaminées et les pitoyables rations de nourriture représentaient une mort lente et certaine, renforçant les maladies comme la diarrhée et la dysenterie, qui conduisaient rapidement à la mort par épuisement et les montagnes de squelettes composés de peau et d'ossements devant les baraques en témoignaient.

Même si j'essayais d'avoir un minimum d'hygiène en pelant malgré la faim les quelques pommes de terre, je tombai toutefois malade. En plus de la faim et de la maladie s'ajoutait une atroce corvée. A cinq heures du matin, réveillé dans la nuit, nous devions marcher jusqu'à Weimar, pour commencer à y travailler le plus tôt possible. Cela consistait à nettoyer les débris des attaques aériennes des Alliés. Les fréquentes sirènes annonçant les attaques aériennes provoquaient des interruptions du travail. Sans surveillance nous étendions les bras vers le haut pour souhaiter la bienvenue



aux bombes qui tombaient. L'obscurité revenait lorsque nous revenions au camp. Certains événements sont restés collés à ma mémoire comme des lueurs d'espoir. Une fois, lors d'une marche vers Weimar, un jeune Hitlérien m'a donné un pain blanc avec du beurre et du fromage suisse, une gourmandise dont je n'osais même pas rêver. Une autre fois, pendant le travail en ville, un passant allemand demanda au garde ukrainien brutal qui me battait avec sa crosse: «Comment peut-on traiter un homme comme ça?» Lorsque qu'un SS s'approcha et regarda avec méfiance le passant, celui-ci se retira aussitôt et disparut.

Les conversations entre les gardes allemands m'ont donné le courage de persévérer. J'ai appris au milieu du mois de mars 1945, que les Russes étaient à la frontière entre l'Allemagne et la Pologne (Oder-Neisse), et que les Alliés arrivaient partout à l'Ouest (Rhin, frontière Allemagne-France). Toutefois les deux fronts étaient encore à 300 km du camp de concentration de Buchenwald, qui se trouve au milieu de l'Allemagne, et cela pouvait durer encore des mois avant que les libérateurs n'arrivent. A ce moment-là je serai avec certitude mort, car mes forces diminueaient drastiquement. Il y avait toutefois chez les Américains, un audacieux général, George Patton, qui était imprévisible, violent et considéré comme antisémite. Patton traversa le Rhin par la ville de Worms le 23 mars de manière imprévue sur des bateaux d'assaut, occupa Francfort et pénétra librement en Thuringe. Ses troupes arrivèrent le 11 avril à Buchenwald. Déjà une semaine auparavant j'avais remarqué une augmentation de la nervosité chez nos bourreaux et l'ordre d'évacuer les Juifs pour une élimination rapide du camp. Cet ordre me laissa froid. Encouragé par l'expérience à Czestochowa trois mois auparavant, je me suis moi-même caché dans le coin le plus éloigné de la baraque, et personne n'a pris connaissance de l'épave humaine qui gisait là-bas. Les prisonniers juifs de la déportation, y compris la plupart de mes amis de HASAG, sont morts à pied en la direction de Flossenburg en Bavière. Beaucoup sont morts sur le chemin, et ceux qui sont restés en vie ont été massacrés à la mitrailleuse, lorsque leurs gardiens ont appris, que les Américains étaient déjà arrivés en Bavière.



Le certificat de Buchenwald de Fabian Gerson du 26 avril 1945 avec la date de naissance déjà modifiée (23.9.1928 au lieu de 23.3.1926).

A l'arrivée de l'armée de Patton à Buchenwald, affaibli par la faim, la soif et la fièvre j'ai pu quand même sortir de la baraque en rassemblant mes toutes dernières forces. Plusieurs GI occupaient toute leur attention à prendre des photos de moi, un squelette ambulante. Je ne me serais probablement pas reconnu en elles. Nos libérateurs ont immédiatement partagé avec moi leurs aliments quotidiens, des conserves de viandes et de haricots. Cette nourriture passait par mon estomac et mon intestin sans le moindre signe de digestion. Comme aucun repas plus léger n'était disponible, j'ai pris peu de poids pendant les deux mois qui suivirent la libération, mais je suis resté au moins en vie, contrairement à plusieurs de mes compagnons moins chanceux, qui sont ensuite morts. Quatre semaines après la libération, la Deuxième Guerre mondiale prit fin le 8 mai. En juin, un transport de Juifs vers la Suisse fut organisé par la Croix-Rouge et financé par des organisations juives. Je me suis aussi annoncé, parce que j'ai vu la chance de rester dans un pays épargné par la guerre, pour me remettre enfin. En effet, en Suisse, j'ai pu recouvrer à nouveau ma santé, ce qui allait toutefois me prendre six ans. Les six dernières années de persécution signifiaient la perte complète de ma jeunesse.

Durant les deux mois que je passais à Buchenwald après la libération et avant le transport vers la Suisse, les événements s'accéléraient. Le 8 mai 1945, la guerre se termina en Allemagne, après que le plus grand assassin de l'histoire moderne se suicida à Berlin et échappa ainsi à la justice. Le chaos régnait dans l'Allemagne vaincue, qui comptait des millions de réfugiés et de travailleurs forcés de toutes les nations. La division de l'Europe commença à émerger. La Pologne libérée est revenue à un régime dictatorial, et la Thuringe se retrouva en zone soviétique, mais bien après mon départ de Buchenwald. Pour moi, la vieille patrie n'était pas plus qu'un immense cimetière, surtout après la terrible mort des membres de ma famille qui était désormais une certitude. Par ailleurs, les survivants de l'Holocauste n'étaient pas les bienvenus en Pologne, surtout s'ils voulaient récupérer leurs biens volés. Un retour là-bas pour moi, et pour tous les autres jeunes de Buchenwald et des «transports», n'était pas envisa-

geable. Après plusieurs mois de séjour de récupération en Suisse, ils sont partis vers Israël, vers l'Amérique du Nord ou en Australie. Seuls quelques-uns, comme moi, avaient le droit de rester un peu plus longtemps dans le pays dans un sanatorium. Pour eux et pour moi, la Suisse est devenue une maison.

## PARTIE II: LES DIFFICULTÉS DE LA VIE D'APRÈS

### RHEINFELDEN, HÔPITAL DE TIEFENAU À BERNE: LES PREMIÈRES ÉTAPES D'UN NOUVEAU CHEMIN DE SOUFFRANCE

Les transports des jeunes de Buchenwald ont atteint la frontière suisse à Bâle le 23 juin 1945. Après notre arrivée, nous avons été amenés dans un camp de la ville de Rheinfelden pour être mis en quarantaine. Nous avons passé une radiographie étant donné que beaucoup d'anciens prisonniers étaient atteints de tuberculose pulmonaire. J'ai eu le triste honneur d'être l'un des plus durement touchés. Mon poumon gauche était presque totalement détruit tandis que le lobe droit était criblé de trous. Après une courte halte à Gurnigelbad, j'atteignais Berne avec un groupe de compagnons de misère où nous avons été amenés à l'hôpital de Tiefenau. Là-bas, j'ai été placé dans une chambre où il y avait plusieurs autres jeunes du transport de Buchenwald. Nous avons été amicalement accueillis et bien soignés par le personnel hospitalier. Le lobe gauche de mon poumon a été compressé au milieu par un pneumothorax, ainsi ses capacités ont été fortement réduites: jusqu'en 1950, le traitement était poursuivi à intervalles réguliers. La maigre nourriture d'hôpital qui se composait surtout de beaucoup de pain, de pommes de terre et de légumes (en Suisse, beaucoup de denrées alimentaires étaient encore rationnées) me convenait bien et je doublais de poids en seulement quelques semaines. Ceci n'a pas plu au médecin chef, le docteur Kaiser, et un de mes voisins de lit l'entendit dire que mes chances de survie étaient faibles: «Face à sa maladie, il n'a que quelques mois à vivre et sa prise de poids trop rapide pourrait lui causer préjudice». Ironie du destin, quelques mois après ma sortie de l'hôpi-

tal, j'ai entendu dire que ce monsieur réellement corpulent était mort d'une crise cardiaque. Son suppléant, le docteur Hirschel, descendait d'une ancienne famille juive de l'Oberland bernois. Pour que je me détende, le médecin passait beaucoup de temps à mon chevet et m'aidait même à résoudre des problèmes d'algèbre. Je n'étais, en effet, pas le plus sévèrement atteint, mais j'étais probablement le plus cultivé. («Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois»). Cependant, cet hôpital-là n'était pas prévu pour les cures de longues durées.

### DAVOS 1: PARKSANATORIUM ET COLLÈGE ALPIN

Davos est une ville des Grisons située dans la vallée de Prättigau entre 1500 et 1600 mètres d'altitude. La route principale relie la station de train Davos-Dorf, au début de la vallée jusqu'à l'arrêt Davos-Platz, située à la fin de celle-ci. Durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, cette longue vallée était une station thermale connue pour traiter les tuberculeux. Les cures de repos à l'air pur et doux de la montagne devaient favoriser la guérison des poumons. Une grande partie des patients venaient d'Allemagne (Thomas Mann: «La montagne magique»). Durant les années 1933–1945, Davos abritait une cellule nazie, d'abord présidée par un patient nommé Wilhelm Gustloff, assassiné par David Frankfurter, un Juif compagnon de souffrances.

Quand les «Buchenwaldiens» sont arrivés à Davos l'été 1945, de nombreux sanatoriums étaient à moitié vides, de sorte que ces visiteurs inhabituels étaient les bienvenus. J'ai été enregistré avec 12 autres jeunes dans le «Parksanatorium», petit mais distingué, situé au-dessus de la station de train Davos-Platz. Je partageais ma chambre avec Léon Reich, qui deviendra un industriel fortuné de Nidau près de Bienne (canton de Berne). Le traitement consistait à rester plusieurs heures par jour sur le balcon de la chambre, et ceci même lorsqu'il faisait moins 20 degrés. Le reste du temps, je faisais des randonnées dans la montagne, suivant un chemin sur



Un groupe d'hommes, libéré le 11 avril 1945 du camp de concentration de Buchenwald, célébrant l'anniversaire de leur «nouvelle naissance» dans le jardin du Parksanatorium. En bas à gauche à côté de l'écriteau est assis un homme sportif et élégant, vêtu d'un tailleur foncé. En regardant cette photo, on peut difficilement s'imaginer que Fabian Gerson et les 12 autres hommes puissent se tenir fiers et heureux de vivre devant cet appareil photo après tout ce qu'ils ont subi. Il s'agit de la première photo connue de Fabian après la guerre. Malheureusement, le nom des autres hommes a été oublié et la jeune femme assise sur le balcon, en arrière-plan, est aussi restée anonyme.

les crêtes parallèle à la route de la vallée. Lors des cures de repos, je passais mon temps à lire.

Après plusieurs années de camp, j'avais un énorme retard à combler c'est pourquoi j'ai dévoré les livres de la bibliothèque. A cette occasion, je me suis heurté à des textes en français. J'ai alors commencé à apprendre cette langue qui m'était jusqu'alors totalement étrangère mais qui me plaisait particulièrement. Le médecin, le docteur Bauer, un vieil homme,

faisait des visites hebdomadaires ainsi que des radiographies trois fois par mois. Ma santé s'améliorait rapidement. Fin 1946, j'ai dû quitter le beau Parksanatorium, trop coûteux pour un réfugié, et déménager dans une pension. J'avais déjà en vue un but clair: passer la maturité et poursuivre des études. Le chemin m'a alors amené au collège Alpin de Davos (SAMD), qui après la Seconde Guerre mondiale était encore imprégné de l'idéologie nazie. Les mois d'hiver suivants, je me consacrais à la préparation de l'examen d'entrée pour intégrer la classe de maturité de cette école. Après avoir passé avec mérite l'examen au printemps 1947 (c'est à cette période que la nouvelle année scolaire commençait), j'ai pu aller à l'école de manière régulière.

La classe de maturité comptait seulement 4 garçons et une fille. Tous venaient de familles bourgeoises aisées de Suisse allemande et vivaient dans l'internat rattaché à l'école. Je choisis la maturité de type C en option mathématiques et sciences de la nature, ce qui m'imposait des difficultés supplémentaires, car je devais apprendre à la place du latin, que j'avais déjà étudié en Pologne, la géométrie descriptive.

Comme j'avais l'ambition d'avoir la maturité fédérale et qu'à ce moment-là, la SAMD n'avait pas le droit de la délivrer, j'ai dû passer les examens de maturité dans une des quatre régions qui changeait d'année scolaire au printemps (Bâle, Berne, Saint-Gall ou Zurich). Un autre coup dur du destin est que ce plan a été réduit à néant. En dehors de cours de gymnastique, je faisais beaucoup d'excursion et du sport à de nombreuses reprises avec l'école. Je ne tenais pas compte de la douleur que j'avais à la hanche jusqu'à ce que je fasse une chute en patinant et que je commence à avoir une forte douleur au niveau des lombaires. Le résultat des radiographies fut catastrophique: tuberculose des os de la colonne vertébrale (tuberculose spondylite). C'est ainsi que ma période au collège s'arrêta abruptement après 9 petits mois, sans que je puisse faire mes adieux aux enseignants et aux élèves avec qui j'avais de bonnes relations. J'en ai revu seulement quelques-uns par la suite. J'ai été plus proche de mon enseignant de mathématiques, Hans Schwarzenbach qui n'était pas beaucoup plus âgé



que moi à l'époque car il venait de finir ses études à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ).

DAVOS 2:  
SANATORIUM ETANIA. LES TARDIFS EXAMENS  
DE MATURITÉ

---

C'était pour moi une triste nuit de Saint-Sylvestre 1947. Pendant qu'on fêtait bruyamment le changement d'année à Davos, je pensais au futur avec désespoir. Puis, le lendemain, je dus me déshabiller à la pension, et je fus conduit à «l'Etania», un établissement où l'incapacité de se mouvoir constituait un critère d'admission. L'Etania était un vieux sanatorium juif pour les malades des poumons, dans lequel les Orthodoxes donnaient le ton. Je ne m'y sentais pas spécialement bien, d'autant plus que, comme j'étais enfermé dans une coquille de plâtre, je n'avais pas le droit de mettre pied à terre et je dépendais de la serviabilité du personnel. Les premières semaines je tombai dans une grande dépression et je fus constamment perdu dans mes pensées. Puis la volonté de vivre gagna, et j'essayai de me comporter de façon sensée.

L'Union Suisse des Comités d'Entraide Juive (VSJF) ne m'a pas laissé tomber, car ils ont envoyé quelques personnes qui aidèrent à ma formation continue. Je commençai des cours réguliers de Hans Schwarzenbach, avant tout de la géométrie descriptive. Ceci était très difficile dans ma position, car cela nécessitait une grosse planche à dessin à la hauteur de ma poitrine. Deux patients de Davos ont été désignés pour parler anglais et français avec moi. Une dame juive sans enfants, Niouta Ghosh, qui était mariée avec un riche industriel indien, m'a parrainé. Notre bref contact (et plus tard plus personnel) dura jusqu'à sa mort. L'argent qu'elle me faisait régulièrement parvenir me permit d'acheter une grande radio, qui me fit paraître le temps moins long.

Même si mon appétit restait bon, je mangeais peu pour limiter la prise de poids, une résolution qui fut facilitée par la qualité de la cuisine kasher

de l'Etania. Je partageais ma chambre avec un autre patient, qui devait prendre en compte les désagréments de mon immobilité. Ce dernier se nommait Menek Goldstein, un survivant de l'Holocauste venant de la Galicie orientale; il avait quelques années de plus que moi. Il put plus tard étudier la chimie à l'Université de Berne, il devint professeur à l'Université de New York et fut mondialement reconnu comme un spécialiste du Parkinson.

La seule distraction dans ma thérapie était les cures de soleil sur le balcon. Même en hiver le soleil y brillait jusqu'à ce qu'il se couche derrière les montagnes. Si l'infirmière oubliait de repousser ma couverture, j'avais froid. Le médecin dirigeant était M. Geiger, chef d'un grand centre de cure cantonal, un excellent chirurgien, et une personne compatissante. Il cédait les visites quotidiennes au docteur Galinski, un homme plus âgé, immigrant d'Allemagne, un peu vieux-jeu. Ainsi se passa l'année 1948, pendant laquelle mes radios montraient l'avancement de ma guérison. Au printemps 1949, je devais faire mes premiers pas, appuyé sur deux béquilles en bois.

Comme condition préalable à mon renvoi du sanatorium, le docteur Geiger me recommanda une opération, dans laquelle un implant osseux extrait de mes jambes serait implanté dans mes vertèbres lombaires. Une telle opération de greffe devait se faire hors du centre de cure et peu après, en septembre 1949, je participai aux examens de maturité fédérale à Saint-Gall. J'appris ensuite mon succès dans le journal de Davos, dans lequel on pouvait lire: «Un ancien élève du SAMD, Fabian Gerson, a réussi la semaine passée les examens de maturité fédérale avec d'excellents résultats: il prit l'une des premières places parmi les 100 candidats». A ma grande satisfaction j'ai eu les meilleures notes (6) en français et en géométrie descriptive, donc dans les deux matières alors toutes nouvelles pour moi. Ensuite je choisis de continuer mes études à l'EPFZ. Je choisis la Division II pour les ingénieurs, même si à l'origine je voulais étudier la chimie. Avec ma santé encore fragile le laboratoire de chimie eut un effet dissuasif.

ZURICH 1:  
LE DÉBUT DE MES ÉTUDES SANS SUITE.  
L'ÉTABLISSEMENT BALGRIST

---

En novembre 1949 je commençai mes études dans la Division II de l'EPFZ, pendant lesquelles je logeais dans une pension à côté de l'EPFZ. Je suivais les cours du premier semestre en français, qui se composaient principalement des mathématiques, et j'eus un très bon contact avec le Dr. Joseph Hersch, autrefois assistant du professeur Beno Eckmann (Joseph Hersch était le fils d'un ancien maître de conférence de Varsovie, qui avait émigré à Genève; la sœur de Joseph était la célèbre philosophe Jeanne Hersch; lui-même deviendra plus tard professeur à l'EPFZ). Après le Nouvel An de 1950 apparurent des douleurs inattendues au dos, qui étaient toutefois habituelles pour d'anciens patients de Davos, d'après le docteur Behrens, médecin de confiance du VSJF (ses compétences semblaient se limiter aux maladies des poumons). Lorsqu'un abcès se forma dans la région lombaire, on reconnut la gravité de la situation.

J'allai dans l'établissement Balgrist spécialisé en orthopédie, situé à la périphérie de Zurich, où je me retrouvai enfermé dans un plâtre. Dans la même salle plusieurs patients plus jeunes, autrefois malades de la poliomyélite qui sévissait, et avec qui j'avais peu de points communs. Pendant les cinq semaines que j'y ai passé début 1950, j'étais de nouveau psychologiquement tombé à zéro. Je ne recevais que peu de visites de l'extérieur. Joseph Hersch prit la peine de m'apporter des exercices de mathématiques et de corriger mes résultats. Une fois je fus honoré de la visite du docteur Behrens: il vint pour s'excuser. Chaque jour le médecin en chef de Balgrist, le professeur Max René Francillon, venait me rendre visite pour s'entretenir avec moi et m'apporter du réconfort. Un séjour plus long ne lui parut pas adapté pour moi, et il fit le nécessaire pour que je puisse me faire hospitaliser au «Sanatorium universitaire» de Leysin, une cure relativement chère. Par chance le VSJF et la police suisse des étrangers s'enten-

dirent pour financer le coût. Ainsi je fus transporté dans mon plâtre à Leysin fin février 1950.

LEYSIN:  
SANATORIUM UNIVERSITAIRE ET NOUVEAUX  
PROJETS

---

Leysin est une agglomération dans les Alpes du canton de Vaud, environ 800 m. au-dessus d'Aigle dans la vallée du Rhône, avec laquelle elle est reliée par un funiculaire. Comme Davos, Leysin était une station thermique de montagne, en particulier connue pour les patients malades de la colonne vertébrale. Le docteur Rollier y prescrivait à de tels patients une position ventrale. Ceci ménageait la peau et affaiblissait moins les muscles que la position sur le dos dans le plâtre. Le Sanatorium universitaire, destiné aux étudiants suisses malades des poumons, était bien situé et bien équipé. J'avais une chambre individuelle avec une grande terrasse. Je passais la journée sur le ventre et le plâtre ne m'était nécessaire que lorsque je dormais. Mon humeur s'améliorait lentement, d'autant plus que ma rechute s'avérait moins grave que ce qu'on avait craint. A la fin de l'année déjà, je pus me tenir debout et au printemps 1951 je pouvais continuer mes études interrompues à l'EPFZ. Je repoussai pourtant leur reprise à l'automne pour deux raisons. Premièrement je voulais cette fois-ci être assez rétabli, afin que je n'aie plus à craindre aucune rechute, et deuxièmement j'avais décidé de changer de faculté et d'oser un nouveau départ. En effet, c'était pour moi clair que mon intérêt allait aux sciences naturelles et non à l'ingénierie. Je réfrénaï par conséquent mon impatience et restai à Leysin jusqu'à l'automne. Je dus cependant abandonner pour raisons financières le Sanatorium universitaire et me contenter d'une pension.

Si on avait découvert en 1945 – en plus de mon affection pulmonaire – ma tuberculose osseuse, la durée de ma cure aurait été réduite de moitié. Elle aurait été encore plus courte si le docteur Selman Waksman

n'avait pas découvert la streptomycine seulement plusieurs années plus tard.

## ZURICH 2: DIPLOME EN SCIENCES NATURELLES (EPFZ)

En octobre 1951 je suis retourné à Zurich, équipé d'un corset d'appui pour décharger ma colonne vertébrale. Je louais une chambre confortable à la Sonneggstrasse près de l'Ecole polytechnique, qui coûtait un tiers des 300 francs que je recevais chaque mois du VSJF et par la police des étrangers. Si je pouvais me permettre ce «luxe» c'était grâce à Niouta Ghosh qui me donnait tous les mois généreusement 100 francs. Je me préparais moi-même le petit-déjeuner, et prenais les autres repas au foyer d'étudiants ou dans un restaurant sans alcool et bon marché des associations féminines.

Ma première visite à l'Ecole polytechnique fut pour Leopold Ruzicka, professeur de chimie organique et lauréat du prix Nobel en 1939 à l'âge de 64 ans. Il était originaire de Vukovar en Croatie et militant contre le nazisme. De nombreux chimistes juifs dans l'Europe occupée ont pu trouver grâce à lui un nouveau lieu d'activité en Suisse ou outre-mer. Ma relation avec lui était très amicale dès le premier contact et a perduré jusqu'à sa mort.

Ruzicka me conseilla des études dans la Division «X» pour les sciences naturelles, parce qu'elle était adaptée à l'élite avec ses nombreuses matières, au contraire de la section «IV» pour la chimie plus orientée vers une activité industrielle à grande échelle. Son beau-fils Werner Acklin s'était aussi décidé pour la Division «X», et j'entrai donc dans cette division à un âge où la plupart des étudiants terminaient déjà leurs études.

Avec seulement quatre condisciples, dont Werner Acklin, je choisis l'option chimie-physique de la «Division X». Nous partagions le laboratoire et les lectures de mathématique et de chimie avec la centaine d'étudiants de la «Division IV». Au labo j'étais désavantagé à cause de mon

corset, surtout par rapport à ceux, qui avaient déjà commencé à expérimenter au gymnase.

Alors que tout le monde commençait à 13 heures, immédiatement après les lectures et une courte pause déjeuner, je n'apparaissais à ma place de travail qu'après une sieste et de ce fait ne pouvais souvent effectuer chaque expérience qu'une seule fois. Malgré cela je fournissais toujours de bons résultats et recevais les certificats sans difficulté. Dans les cours de lectures j'étais en avance sur la plupart des autres étudiants de ma volée. Par exemple, dans un exercice écrit sur la chimie organique j'étais le seul parmi les cent candidats à avoir toutes les réponses correctes. A la fin du premier semestre déjà, je reçus une petite bourse de l'Ecole polytechnique pour des étudiants doués et sans moyens financiers. Cela soulagea un peu mes donateurs extérieurs. Mes études se passèrent donc selon mon plan et je me présentai aux examens avec succès aux premières échéances possibles, c'est-à-dire au printemps respectivement du troisième, du cinquième et du septième semestre. En 1955 je reçus le diplôme en sciences naturelles EPFZ. A côté des quatre matières de l'examen final (chimie organique, chimie inorganique, chimie physique et physique) un travail de diplôme d'une durée de trois mois fut également noté. Avec ceci le maximum théorique atteignable était de  $5 \times 6 = 30$  et j'obtins 29.5.



1951: Enfin guéri et de retour à l'EPFZ.

Comme pendant aux études j'essayais de renforcer par le sport mon corps meurtri par des années de privations et de cures pendant lesquelles j'avais dû rester couché. Je déposais mon corset après quelques mois et commençais à nager.

Plus tard s'y ajoutèrent la gymnastique et l'aviron. Cela se passait étonnamment bien, malgré la capacité réduite de mes poumons et ma colonne



Une photo passeport pour le voyage planifié en Israël, mais refusé par la police étrangère? Les circonstances exactes de cette prise ne sont pas claires; seule l'année est connue: 1953. Un jeune scientifique avec un regard curieux pour l'avenir incertain.

vertébrale raidie. Le sport m'aidait également à surmonter ma solitude, qui se faisait surtout remarquer les weekends et les jours fériés. La relation avec mes collègues étudiants les plus proches se résumait aux heures de travail. J'avais un contact un peu plus étroit avec Hugo Wyler, Roman Warszawski et Jehuda Mazur, qui préparaient leur doctorat dans le même bâtiment chez Oskar Jeger, privat-docent, qui avait des origines juives polonaises. Jehuda suivait avant la guerre la même école privée que moi à Lodz (voir partie I), mais réussit à se sauver en Palestine peu avant l'invasion des nazis. Il suivit des études de chimie en Israël et vint à l'EPFZ pour faire son doctorat. A Zurich il fit la connaissance de sa future épouse, Fanny Janko. Plus tard on lui a confié la direction du Département chimie organique à l'Institut Weizmann à Rehovot. Jusqu'à sa mort nous nous sommes vus à des intervalles de quelques années en Israël ou en Europe.

ZURICH 3:

DR. SC. NAT., EPFZ, NATURALISATION

Je menais mon travail de diplôme au laboratoire pour chimie organique (sous la direction du professeur Ruzicka), je synthétisais des dérivés de l'azulène, un hydrocarbure bleu. Un chargé de cours, Edgar Heilbronner, s'intéressait tout particulièrement à ces liaisons. Il me rendait fréquemment visite à mon poste de travail. A cause de son père juif, il avait quitté l'Allemagne nazie et était venu en Suisse. Il avait obtenu son habilitation en chimie avec mention à l'EPFZ et après deux années de post doc chez le professeur Linus Pauling à l'institut californien de technologie à Pasadena. Je décidai en 1955 de faire mon doctorat avec lui. Ce fut le début d'une longue relation, qui dura jusqu'à sa retraite en 1989.



Promenade des Anglais, 1956: Fabian comme flâneur à Nice; une touche de vie mondaine rendue possible grâce à Niouta Ghosh, la riche mécène indienne, cousine de Hannah Arendt, qui fit escale avec son époux sur la Côte d'Azur, où le chimiste fraîchement diplômé de l'EPFZ lui rendit visite.



Etant donné que les prestations des doctorants n'avaient pas été honorées et qu'après mon diplôme j'étais en manque de soutien financier, je dépendais d'autres sources d'argent. Ruzicka me faisait parvenir aimablement



1957: Edgar Heilbronner (Munich 1921 – Herrliberg 2006) fait l'éloge de Fabian Gerson à l'occasion de sa promotion à l'EPFZ. Le parcours professionnel des deux chimistes a été étroitement lié pendant des décennies et les familles ont développé des relations amicales.

300 francs par mois pris sur le crédit de recherches et Niouta Ghosh me soutenait. Mon premier devoir en tant que doctorant consistait à répéter la courte synthèse publiée sur les azulènes qu'on ne peut pas substituer. Des difficultés apparaissaient toutefois dans les derniers niveaux, parce que les conditions (probablement intentionnellement) n'étaient pas décrites précisément. Je fus mis sur la touche au début de l'année 1965 car j'avais eu un accident et m'étais cassé l'os naviculaire de la main droite. Entre temps les azulènes pouvaient être vendues et je les utilisais pour synthétiser

des nouveaux composés chimiques. J'obtenais des résultats suffisants pour une promotion. Grâce à ma promotion au titre de Docteur en sciences naturelles en été 1958 j'ai pu non seulement rembourser les frais d'impression (2000 francs pour les 200 exemplaires obligatoires)

mais encore voir mon travail récompensé de la médaille d'argent de l'Ecole polytechnique fédérale. Un an auparavant Ruzicka avait pris sa retraite. Son successeur fut Vladimir Prelog qui venait également de Croatie et était actif depuis 1942; en 1975 ce dernier reçut le prix Nobel. Pre-

log servait de référent à mon travail de promotion accompagné de Heilbronner comme co-référent. Les premiers versements au titre d'indemnités («Wiedergutmachung») sont arrivés d'Allemagne en même temps que ma promotion ce qui m'enleva mes soucis financiers. Je pus rembourser le VSJF et la police des étrangers. En plus je pouvais m'offrir un studio sur la Gloria-Strasse, des vacances d'été au bord de la méditerranée et même ma propre barque sur le lac de Zurich. Nager et canoter étaient importants pour moi, car le contact avec les autres doctorants d'Edgar Heilbronner se limitait à la collocation; un peu d'amitié se forma seulement avec Hannes Götz qui plus tard fit carrière comme Manager à la SIKA et comme président du conseil d'administration de Swissair.

Ma situation financière me permit en 1958 de faire un voyage en Israël où j'ai passé deux mois dans la famille de mon père qui avait quitté la Pologne avant la guerre. De plus, j'ai pu rendre visite, grâce à la recommandation d'Heilbronner, son ami, au professeur David Ginsburg, le chef du Département de chimie du Technion (Haute école technique) à Haïfa, qui proposa directement de m'embaucher comme collaborateur. Au vu de la situation économique précaire en Israël ses jeunes collègues doutaient de l'idée de s'y établir à long terme. J'ai donc décidé de rester en Suisse et après avoir obtenu le droit d'établissement, j'ai demandé la naturalisation à Zurich. Je l'ai reçue, sans problèmes, en 1960, après le temps d'attente habituel de six mois. Le voyage conventionnel comme postdoc avait été repoussé, je travaillais donc dans le laboratoire de chimie organique de l'EPFZ. Parallèlement, je prenais part à des projets théoriques et pendant la nuit je travaillais sur un prototype d'ordinateur appelé ERMETH (Elektronische Rechenmaschine ETH). Cet ordinateur, avec son tube d'électrons, occupait la surface d'un appartement dans le bâtiment principal et son rendement produirait de nos jours un simple petit sourire fatigué. Jusqu'au printemps 1961 j'ai pu publier mes treize premiers articles dont trois sur le calcul par ordinateur avant de partir en voyage postdoc.

## CAMBRIDGE ET SHEFFIELD: L'INTERMEZZO ANGLAIS

En mars 1961 j'ai pu voyager en Angleterre grâce à une bourse d'études suisse. La première étape fut Cambridge où j'ai pu approfondir mes connaissances en chimie quantique, qui commençait à ce moment-là à voir le jour. Là-bas, le professeur Christopher Longuet-Higgins, un homme très occupé, me donna un gros livre à propos de ces méthodes théoriques en me recommandant de l'étudier minutieusement. Plus d'une de ces lectures m'intéressaient, toutefois je devais aussi m'occuper des expériences de deux doctorants de son collègue le Dr. Alan Carrington, qui produisaient, de manière appliquée, des ions radicaux à partir d'aromates et qui les analysaient au moyen d'un spectromètre de résonance de spin électronique (RSE) acquis récemment. Le découpage des spin en ions radicaux grâce au spectre-RSE produit l'image d'une orbitale moléculaire comme le prédit la méthode de chimie quantique.

Je vivais dans une pension gérée par un jeune Autrichien immigrant juif et pendant mon temps libre je naviguais sur l'étroite rivière de Cam, avec un skiff du club d'aviron de la ville de Cambridge. Je passais le mois d'août 1961 à Wrocław (autrefois Breslau) dans la famille qu'il me restait encore en Pologne. Ils devaient leur survie à Eugeniusz (Geniek) Ostrowski, un homme non-juif, qui s'était marié avec ma cousine Maria (Manusia) née Leczycka. Je suis allé quelques jours de Wrocław à Zurich et en septembre je suis retourné en Angleterre où s'annonçait un autre séjour.

Mon contact était Dr. John Murrell, un ancien candidat au doctorat de Longuet-Higgins. Murrell a été promu docteur à 23 ans et est devenu par la suite conférencier à l'Université de Sheffield (à cet âge ceci aurait été à peine possible en Suisse). A Sheffield je devais faire des calculs de chimie quantique, pour lesquels j'avais reçu une table avec une calculatrice, le tout dans une grande pièce. Par hasard j'y ai trouvé un spectromètre qui appartenait au Dr. Niels Atherton et que je pouvais utiliser. Ce travail de-



1959–1960 : Vacances et temps libre en Italie, Espagne et Suisse. Fabian a conservé son enthousiasme pour la natation et l'aviron jusqu'à un âge avancé. L'équitation et le ski ont été des passions provisoires.

venait de plus en plus exigeant, et les calculs commençaient à passer au second plan. Mes recherches ont enfin abouti à trois publications dans ce domaine sous forme d'une longue collection.

Sheffield était à l'époque un centre d'industrie sidérurgique, une ville de travailleurs grise avec un smog hivernal et un ciel toujours nuageux. Les gens parlaient le dialecte du Yorkshire, qui ne présentait qu'une faible similitude avec l'anglais d'Oxford auquel je me réfétais. J'habitais une sombre chambre avec un radiateur qui avalait avec avidité mes shillings. La seule activité payante était d'aller se baigner dans une piscine couverte, dont l'hygiène laissait d'ailleurs à désirer. Cet hiver à Sheffield n'a donc pas fait partie des chapitres les plus réjouissantes de ma vie.

#### ZURICH 4: DÉBUT D'UNE CARRIÈRE ACADÉMIQUE FONDATION D'UNE FAMILLE

En avril 1962 je me trouvais à nouveau dans mon appartement zurichois qui, pendant mon absence, avait été sous-loué. La première chose que j'ai faite après mon retour à l'École polytechnique fut une demande au rectorat, dans laquelle je proposai d'acheter un spectromètre de l'entreprise Varian de Palo Alto en Californie.

La demande a été acceptée et après un temps relativement court, l'appareil très coûteux (250 000 francs) s'est retrouvé chez moi; c'était le premier de ce genre en Suisse. En comparaison avec mes collègues aux USA, en Angleterre et en Hollande, j'avais un peu de retard dans ce domaine. Cependant, pour mes recherches orientées vers la physique, j'avais un petit avantage car j'avais à disposition une quantité abondante de composés organiques.

J'ai commencé à transformer ceux-ci en molécules possédant des caractéristiques de ions radicaux. Après trois ans j'ai obtenu suffisamment de résultats pour une douzaine de publications et une lettre pour l'agrégation, qui a été déposée en 1965 et acceptée peu après. Le contenu de cette



Le scientifique plein d'avenir, en 1962, lors d'un congrès de l'entreprise Varian à Zurich qui produisait, en étroite coopération avec la recherche, des machines scientifiques spécialisées dans les sciences naturelles.



Le portrait officiel des conjoints devant l'hôtel de ville zurichois, le 24 novembre 1962.



lettre est paru sous forme de livre, intitulé «Spectroscopie de paramagnétique résonance électronique en haute résolution», publiée dans un premier temps en allemand et plus tard en anglais.

En novembre 1962 j'ai épousé Ingeborg Waldmann. Dans l'année qui suivit, notre fils Daniel est né et en 1968, un peu avant que nous quittions Zurich, notre fille Deborah est venue au monde. Nous avons emmé-



Un père fier : avec Daniel dans le laboratoire de l'Ecole polytechnique à Zurich, le 14 avril 1964 ; avec Daniel et Deborah au Tessin, aux environs de 1973 ; avec Daniel et Deborah dans l'Institut Weizmann de Rehovot à Haïfa, aux environs de mars 1972.

nagé dans une grande maison, d'abord dans la rue Ottiker et plus tard dans la rue Hinterberg. Quelques changements sont aussi intervenus sur mon lieu de travail. Ainsi par exemple sept jeunes gens ont obtenu un doctorat et sont devenus professeurs ordinaires de chimie organique. J'ai

TECHNION - WEIZMANN INSTITUTE OF TECHNOLOGY  
Haifa, 4.1.1972

Meine liebe Inge,  
seit Sonntag bin ich flüchtig und versuche die Wohnung am Berg Carmel einzurichten. Es ist die gleiche Wohnung, die mir vom Technion gemietet wurde und von der ich dir bereits geschrieben habe. Die Umgebung ist märchenhaft schön. Immergrüne Bäume, wunderbare Aussicht aufs Meer. Seit einigen Tagen herrscht auch sonniges Wetter. Ich wandere viel und habe schon die nächste Umgebung erforscht. Obwohl ich noch ein wenig die Folgen der Verkältung spüre, die ich mir am ersten Tag in Israel zugezogen habe, als ich völlig durchnässt vom Tel-Aviv nach Rehovot reiste.

Nun zurück zur Wohnung. Das Haus ist einstöckig und villenartig gebaut. Ideal für Sommerferien. Leider haben wir jetzt Winter. Und auch israelischer Winter hat kurze Tage und kühle, feuchte Nächte. Wenn man an Zentralheizung gewöhnt ist, kann man sich kaum vorstellen, was eine ungeheizte Wohnung bedeutet. Umso mehr besinne

TECHNION - WEIZMANN INSTITUTE OF TECHNOLOGY

miserablen Isolation, dünnen Wänden, einfachen Fenstern und nicht völlig abschließbaren Türen. Alles nur für den Sommer eingerichtet, als ob es überhaupt keinen Winter gäbe. Ich versuche soviel wie möglich ~~das~~ aufzuschreiben. Bald werde ich fünf davon haben: zwei für Öl und drei für Elektrizität. Für alle Eventualitäten. Daneben bemühe ich mich um Decken um den kalten Steinboden zu bedecken. Die Leute am Technion sind sehr hilfebereit. Eine Dame aus Zürich, deren Mann hier Professor war und beim Schwimmen verunglückt ist, beauftragt worden, uns mit Brot und Fett beizustehen. Auch in Sachen Unterricht für Daniel.

Ich glaube, dass Ihr nächste Woche nach Israel kommen könntet. Wenig Unannehmlichkeiten lohnt sich im Lauf zu nehmen, denn Israel ist ein Erlebnis. Bestellt sofort die Flugkarten und schreibt mir genau, wenn Ihr ankommt. Wir fliegen um 13.00, wenn besser als um 15.30. Welcher Nachtrag ist gleichgültig; nur kein Freitag.

TECHNION - WEIZMANN INSTITUTE OF TECHNOLOGY

und Samstag. Ich werde schon den direkten Transport von Lod nach Haifa besorgen.

Am Schluss wichtig!!

Nicht mitnehmen: Geschirr, Bettwäsche, Bettzeug (Decken), alles ist vorhanden, auch ~~Handtücher~~.

Mitnehmen:

a) zum Tragen in der Wohnung: warme Wäsche, Pyjamas, auch Pullover, warme Socken und Hausschuhe, warmer Morgenmarmelade für Dich.

b) zum Tragen draussen: Regenmäntel mit Futter, Windjacken, für starke Regen. Gummimäntel + Gummistiefel.

c) zum Schlafen: Schlafsäcke für Kinder, für Dich oder für uns beide: elektrisch, bei zbars Leintücher (unter dem Körper), für ein faches oder für eine Doppelbett; diese Leintücher sind hier nicht zu bekommen, sie sind bei Oscar Weber in Zürich für Fr. 129- (pro Doppelbett) zu kaufen. Auch in Basel sollen sie erhältlich sein.

TECHNION - WEIZMANN INSTITUTE OF TECHNOLOGY

d) zum Baden: Bademäntel für die Kinder zum Anziehen in der Wohnung nach dem Bad. Badkleider für die geplanten Ferien in Eilat am Roten Meer (in Herz).

e) zum Lesen für Daniel: Bücher und Lehrplan.

Augenblicklich fällt mir nichts mehr ein. Alles andere besorgen wir hier.

Wochenbruch soll dir beim Transport zum Flugplatz helfen. Wenn du mehr als 60 kg hast, benutze die Luftfracht. Ich werde alles vom Flugplatz holen.

Was gibt bei Euch News? Ist das Geld von Louis-Dreyfus Fonds schon da? Was macht das Baby in Kürze?

Ich hoffe, dass Ihr alle gesund sind und stark genug, um die lange Reise gut zu überstehen. So küssst Euch mehrmals Fabian bzw. Papi.

Bravo an Heilbronn's Ginsburg hat seinen Name besetzt am 23.12. erhalten. Schreibe noch weiter an Department of Chemistry, Technion, Haifa.

1972. Presque comme une Aliyah: lettre de Fabian à Inge sur son appartement à Haïfa, où il était comme professeur invité au Technion.

moi-même obtenu une place permanente et bien rémunérée d'assistant constructeur (maître assistant) à l'École polytechnique et je pouvais prendre en charge des doctorants. Parmi les personnes que j'aimerais mentionner, le premier est Joseph (Sepp) Heinzer, qui est passé de charpentier à chimiste pour enfin devenir compositeur. En tant que collaborateur apprécié et ami cher, le Dr. William (Bill) Martin, professeur de chimie à Union Collège à Schenectady dans l'Etat de New York. Bill a passé, avec sa famille, en 1968, un congé sabbatique à Zurich, auquel ont succédé par la suite plusieurs séjours de recherche avec mon équipe à Bâle (la dernière fois après sa retraite en 1990). Entre temps mes autres recherches ont bien progressé et ont été saluées par la médaille Werner de la compagnie suisse de chimie. J'ai participé à plusieurs conférences pendant lesquelles je présentais mes projets de recherches.

En 1968 Edgar Heilbronner a pris la direction de l'Institut de chimie physique de l'Université de Bâle, car l'industrie locale rendait ce poste attrayant par le biais d'une généreuse aide financière. Parce que le développement de l'enseignement et de la recherche faisait appel, à Bâle, à une nouvelle force de travail, on m'a proposé un poste de professeur extraordinaire. Après un temps de réflexion j'ai accepté ce poste, même si mon existence aurait été assurée à Zurich. Face à cette nouvelle promotion, la perspective d'un poste de professeur à l'EPFZ s'éloignait.

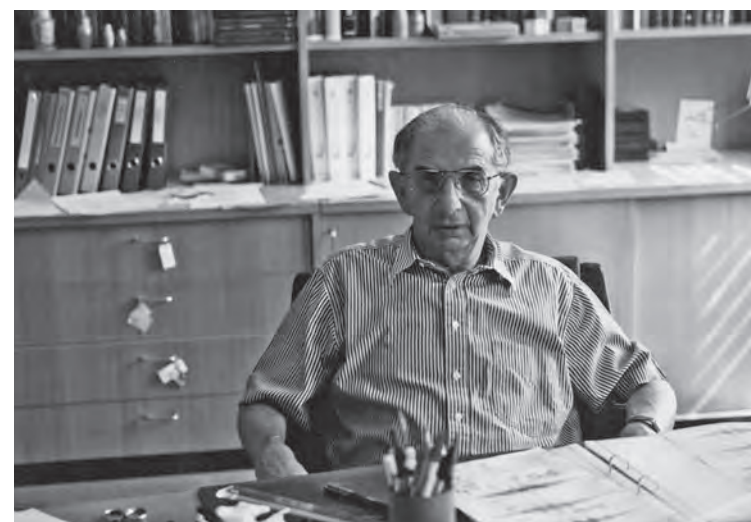
Fin janvier 1969 je suis parti avec ma femme, Daniel alors âgé de 5 ans et Deborah qui avait 6 mois dans un appartement à la rue Gellert à Bâle. Après cela, je prenais congé de Zurich, de son Ecole polytechnique fédérale et – last but not least – de son lac, sur lequel je faisais de l'aviron régulièrement et que je traversais à la nage à plusieurs reprises en été.

## ÉPILOGUE

Le déménagement à Bâle a marqué la fin de la première moitié de ma vie, qui avait été mouvementée et marquée par des événements inhabituels.



Sa deuxième maison: l'Institut de chimie physique à la rue Klingelberg: un goûter en 1986; à droite de Fabian est assise Nancy Martin, épouse de son collègue et ami de longue date Bill (William) Martin.



A la fin d'une longue carrière: Fabian dans son bureau de l'Institut de chimie physique à la rue Klingental à Bâle en juillet 1996.





Avec Stefan Klemperer, Benjamin Klemperer, Regine Mahrer Klemperer et Jonas Klemperer lors de son 75<sup>e</sup> anniversaire à Bâle en 2001.



Avec Inge en visite à Berlin et avec Daniel dans le jardin d'un collègue et ami, Harry Kurreck, de la «Freie Universität», en juin 1993 environ.



Entre bons amis en Israël, invité par la famille de Lea et Alex Muszkat à Rechovot en septembre 2000.



Avec Philippe Derendinger lors de son 75<sup>e</sup> anniversaire à Bâle en 2001.

Ce qui suivit alors se distinguait du parcours de vie de mes collègues universitaires uniquement par de profondes traces que m'avait laissées le passé. J'ai été promu professeur ordinaire en 1975 et professeur honoraire en 1997, et cela après presque 30 ans d'activité à l'Université de Bâle. Pendant cette longue période, j'ai donné différentes conférences de chimie physique, j'ai suivi une douzaine d'étudiants et de doctorants, j'ai rédigé plus de 200 articles scientifiques et j'ai pris part à de nombreuses conférences en Europe, aux Etats-Unis et au Japon. Après avoir été nommé professeur émérite, j'ai rédigé avec la collaboration du professeur Walter Huber, privat-docent, qui était à l'époque doctorant, un ouvrage de presque 500 pages intitulé «Electron Spin Resonance Spectroscopy of Organic Radicals». J'ai aussi appris l'italien, la troisième langue nationale suisse. Jusqu'en 1995, je faisais souvent de l'aviron sur le Rhin en tant que membre du club d'aviron «Blau-Weiss». Depuis lors, je me contente de nager quotidiennement dans une piscine couverte privée.



Après l'expulsion brutale de janvier 1940, premier retour, avec Daniel, à devant la maison familiale à Lodz, Rue Piotrkowska 50, août 1991.

Parmi les voyages durant lesquels j'ai donné des conférences, deux visites en Pologne m'ont marqué car celles-ci m'ont plongé dans le passé. Une des visites était en 1991 et l'autre en 1996, donc après la réunification de l'Allemagne. Avec mon fils, j'ai revu après presque un demi-siècle notre maison située rue Piotrkowska numéro 50. Elle se trouvait dans un bien mauvais état.



Un lieu de mémoire dédié aux membres de la famille assassinés: la plaque commémorative du cimetière juif de Lodz, août 2009.



La dernière photo: avec Inge à l'occasion du 85<sup>e</sup> anniversaire le 25 mars 2011.

Notre ancien appartement, qui était grand, avait été divisé en deux: l'une des deux parties avait été prise en charge par une famille polonaise aisée et avait été complètement rénovée. Après une conférence à Varsovie, j'ai fait un arrêt à Treblinka, où les nazis avaient, fin 1943, effacé toutes les traces de leurs crimes. Aujourd'hui, seule une grosse pierre portant l'inscription «Częstochowa» commémore le déclenchement de l'extermination de cette communauté juive en septembre 1942.

Bâle, juin 2005

## LE CHEMIN DE SURVIVANT DE L'HOLOCAUSTE À DOCTORANT D'UNE HAUTE ÉCOLE

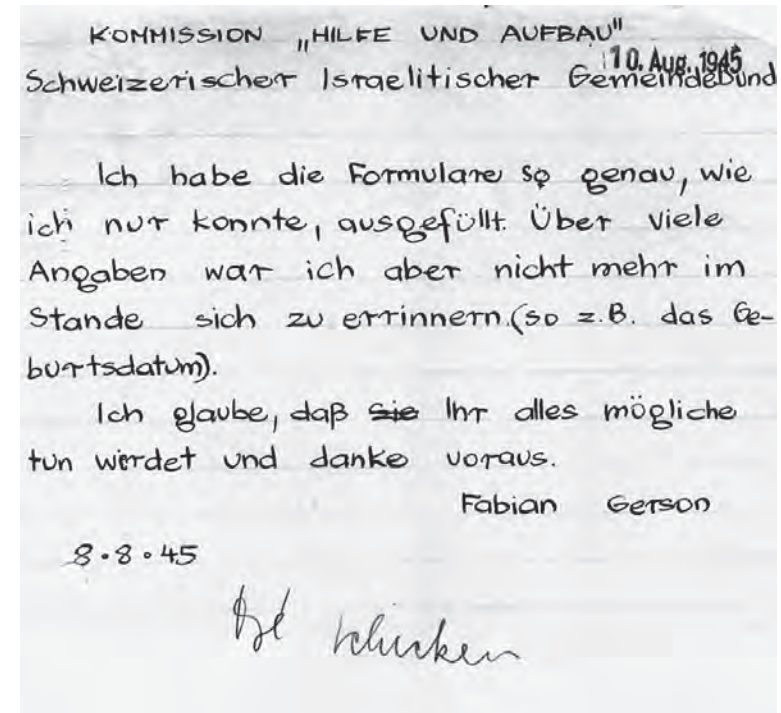
### L'«HISTOIRE À SUCCÈS» DE FABIAN GERSON COMME «FUGITIF PHARE» DE L'UNION SUISSE DES COMITÉS D'ENTRAIDE JUIFS (VSJF)\*

La politique suisse envers les réfugiés juifs constitue un des thèmes les plus discutés et controversés de l'histoire suisse au XX<sup>e</sup> siècle. Peu d'autres débats historiques ont occupé l'opinion publique suisse que celui du comportement du pays envers les Juifs menacés d'extermination durant la Deuxième Guerre mondiale.

Plusieurs interrogations purent être éclaircies par la recherche. De nos jours, nous ne savons pas vraiment combien de réfugiés juifs ont été refoulés à la frontière et sont tombés finalement dans les mains de leurs assassins allemands. En raison de la mauvaise gestion des dossiers, cela ne pourra jamais être complètement éclairci. Les conséquences de cette responsabilité de la Suisse dans la mort de plusieurs milliers voire même dizaine de milliers de Juifs reste toujours une violente controverse; par exemple au début de l'année 2014 lors de la sortie au cinéma du film «Die Akte Grüniger» sur le travail humanitaire d'un officier de la police saint-galloise et des répressions judiciaires qui s'en suivirent.

Grüniger avait systématiquement falsifié les données des persécutés pour légaliser leur enregistrement en Suisse. Les actions humanitaires et les propos antisémites «peur de la surpopulation étrangère» influencèrent le comportement des officiels suisses jusqu'à l'après-guerre et ont égale-

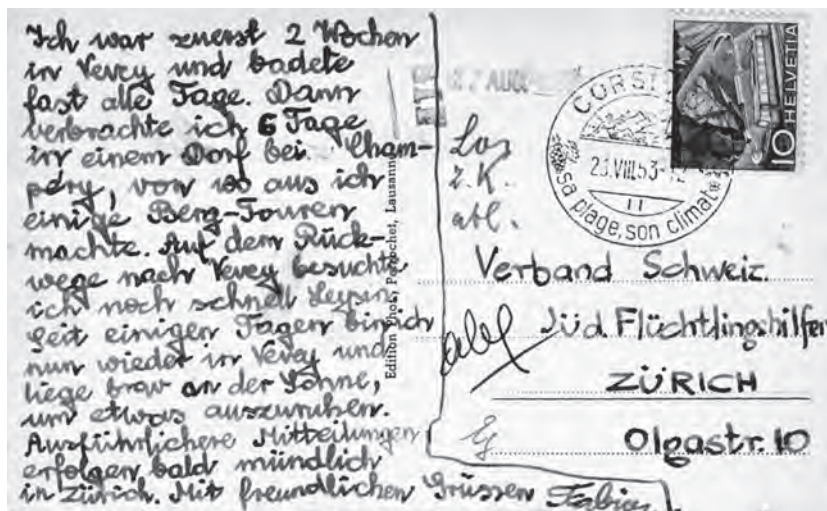
\* Je remercie les Archives d'histoire contemporaine (Archiv für Zeitgeschichte) de l'EPFZ, qui conserve les archives du VSJF, pour la mise à disposition du dossier de Fabian Gerson (AfZ VSJF-Archiv/G.161).



«Commission «Aide et reconstruction». Communauté israélite suisse. J'ai rempli le formulaire aussi juste que je le pouvais. Je ne me souvenais plus de certaines informations (ex. date de naissance). Je pense que vous arriverez à faire tout votre possible et je vous en remercie d'avance. Fabian Gerson, 8.8.1945.»

Première lettre manuscrite de Fabian dans le dossier du VSJF. Manifestement, il ne peut plus se souvenir de sa date de naissance, le 23 mars 1926.





«J'étais d'abord durant deux semaines à Vevey où j'ai pu me baigner quasi quotidiennement. Ensuite, je suis allé six jours dans un village près de Champéry d'où j'ai pu faire des tours en montagne. Lors de mon retour vers Vevey, j'ai encore rapidement visité Leysin. Depuis plusieurs jours je suis de retour à Vevey où je profite de me reposer au soleil. Vous aurez prochainement plus de détails oralement quand nous nous reverrons à Zurich. Avec mes salutations amicales. Fabian.»

Carte postale lors de ses vacances au bord du lac Léman durant l'été 1953.

ment influencé le destin de Fabian Gerson. La simultanéité de ces attitudes contradictoires est clairement reconnaissable à l'examen de son dossier du VSJF.

L'entrée du groupe de Buchenwald n'a été possible que par la falsification des documents. Les autorités suisses ont supposé par erreur en mai 1945 que de nombreux enfants libérés, de moins de 16 ans, pourraient se trouver en Suisse pour une cure. Au lieu de cela, il n'y avait presque que des hommes qui avaient 18 ans et plus et qui ne répondaient pas aux critères pour recevoir un permis de séjour. Avec l'approbation de l'administration de camp étasunienne, de nombreux survivants purent formellement être «rajeunis» dans les fichiers du camp.

Fin juin 1945, un transport de la Croix-Rouge de 374 jeunes adultes, à qui l'entrée sur le territoire suisse fut d'abord interdite, passa la frontière bâloise. Dès que les organisations juives menaçaient d'un scandale public, les administrations ne pouvaient pas refuser l'entrée aux survivants de l'Holocauste et le train pouvait venir.

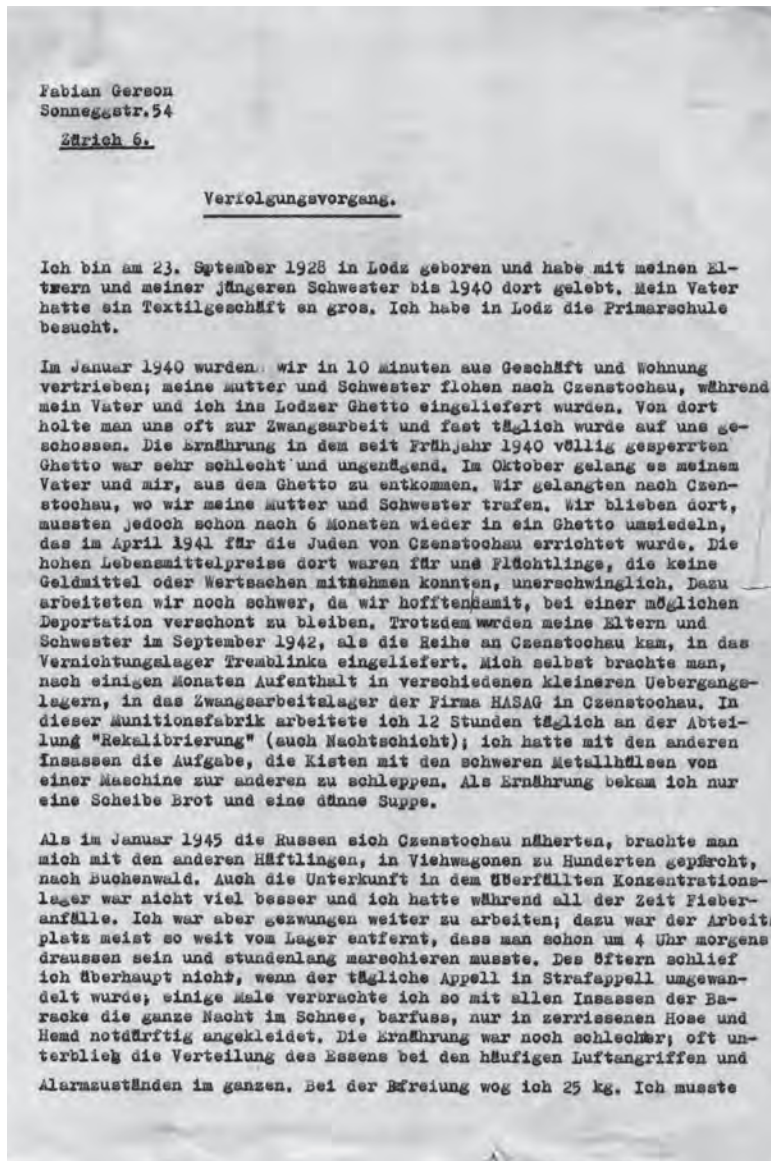
Le VSJF a pris Fabian Gerson comme protégé comme beaucoup d'autres réfugiés juifs. L'organisation négociait avec la police des étrangers du Département de justice et police au sujet de cette prise en charge et de son destin. Cela signifiait, pour Fabian Gerson, qu'il devait s'adresser au VSJF pour tous les aspects de son existence de réfugié juif. Lors de son arrivée en Suisse fin juin 1945, il ne possédait que les vêtements qu'il avait lors de sa libération le 11 avril. Il n'est donc pas étonnant que son dossier du VSJF soit en grande partie consacré à l'approvisionnement en matériel. Cela contient des centaines de crédits pour les vêtements, les frais de transport, mais avant tout pour la prise en charge médicale. Sa longue tuberculose l'amena entre 1945 et 1951 dans plusieurs sanatoriums différents à Davos, Leysin et Zurich pour y bénéficier de cures très coûteuses. Plusieurs dizaines de milliers de francs ont été payés par la Confédération et le VSJF pour ses cures.

Cette aide médicale coûteuse destinée à un survivant de l'Holocauste gravement malade fut accordée après la guerre par l'administration fédé-

«Cher Monsieur Mandel, Je me réjouis de vous annoncer que j'ai obtenu mon certificat de maturité avec succès. Avec 57 points je prends une des premières places des 140 candidats. Certes, je recevrai le certificat au plus tard dans trois semaines, mais je vais pouvoir envoyer une confirmation à l'EPFZ d'ici quelques jours. Le semestre d'hiver commence le 19 octobre et nous aurons probablement une garantie d'ici là. J'espère que mon cas se décidera ce mois-ci et je compte sur vous dans cette question vitale pour moi. Avec mes plus cordiales salutations, Fabian, Davos, le 19 septembre».

Sa maturité fut passée avec mention, mais il fallait dorénavant financer la suite de ses études. Ci-dessous une lettre écrite à Ludwig Mandel, un collaborateur du VSJF et ami paternel, le 19 septembre 1949.

Lieber Herr Mandel, Fabian Gerson  
 ich freue mich, Ihnen mitzuteilen,  
 daß ich meine Maturitätsprüfung  
 mit Erfolg bestanden habe. Mit 57  
 Punkten nehme ich einen der ersten  
 Plätze unter den 140 Kandidaten  
 ein. Das Zeugnis bekomme ich zwar  
 erst nach drei Wochen, eine Bestäti-  
 gung aber werde ich in ein paar  
 Tagen haben und an die U. J. H.  
 schicken können. Das Wintersemester  
 beginnt am 19 Oktober und wahr-  
 scheinlich wird noch vor dieser  
 Zeit eine Garantie dort verlangt.  
 Ich hoffe, daß meine Angelegenheit  
 sich in diesem Monat entscheiden  
 wird und zähle weiter auf Sie in  
 dieser für mich lebenswichtigen  
 Frage. Mit vielen herzlichen Grüßen  
 Fabian  
 Davos, den 19. IX.



*«Je suis né le 23 septembre 1928 à Lodz et j'ai vécu avec mes parents et ma petite sœur jusqu'en 1940. Mon père avait un magasin de textile. J'ai fréquenté l'école primaire à Lodz.*

*En janvier 1940, nous avons été chassés de notre magasin et de notre appartement en dix minutes ; ma mère et ma sœur se sont enfuies à Czenstochau, tandis que mon père et moi avons été placés au ghetto de Lodz. Là-bas, on est souvent venu nous chercher pour exécuter des travaux forcés et on nous tirait dessus presque tous les jours. Au début du printemps 1940, dans le ghetto qui était complètement fermé, la nourriture était très mauvaise et insuffisante. En octobre, mon père et moi avons réussi à nous échapper du ghetto. Nous sommes arrivés à Czenstochau où nous avons retrouvé ma mère et ma sœur. Nous n'y sommes toutefois restés que 6 mois avant d'être à nouveau déplacés dans un ghetto qui a été construit en avril 1941 pour les juifs de Czenstochau. Là-bas, le prix des denrées alimentaires était prohibitif pour nous les réfugiés qui n'avions pas pu emporter de l'argent, ni des objets de valeur. De plus, nous travaillions dur en espérant être épargné d'une possible déportation. Malgré cela, en septembre 1942, lorsque ce fut au tour de Czenstochau de déporter, mes parents et ma soeur ont été placés dans le camp d'extermination de Treblinka. Après des séjours de plusieurs mois dans différents petits camps provisoires, on m'a amené dans le camp de travail forcé de l'entreprise HASAG à Czenstochau. Dans cette fabrique de munition je travaillais douze heures par jour dans la section «recalibrage» (je faisais également des heures de nuit); avec les autres détenus, j'avais la tâche de transporter les caisses contenant les lourdes douilles métalliques d'une machine à l'autre. En guise de repas je recevais une tranche de pain et une maigre soupe.*

*Lorsqu'en janvier 1945, les Russes se rapprochèrent de Czenstochau on m'a amené, avec des centaines d'autres détenus, à Buchenwald dans des wagons à bestiaux. Le logement dans ce camp de concentration surpeuplé n'était pas vraiment meilleur et durant tout ce temps j'avais des attaques de fièvre. J'étais toutefois obligé de continuer à travailler ; de plus le lieu de travail était éloigné du camp, de sorte qu'on devait être dehors à quatre heures du matin et marcher durant plusieurs heures. Plusieurs fois, je ne dormais pas du tout lorsque l'appel journalier se transformait en appel de punition. Souvent je passais la nuit avec tous les détenus dans les dortoirs, les pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon déchiré et d'une chemise. L'alimentation était encore plus mauvaise, et souvent la distribution de nourriture n'était pas effectuée à cause des attaques aériennes et des alarmes. Lors de la libération je pesais vingt-cinq kilos. Je devais ...*



sofort ins Notspital gebracht werden und nach zwei Monaten war ich soweit transportfähig, dass ich in die Schweiz gebracht werden konnte.

Nach der Feststellung einer Lungentuberkulose kam ich ins Tiefenaspital Bern, wo ein Pneumothorax angelegt wurde. Im Oktober 1945 ging ich nach Davos über; ich verbrachte ein Jahr im Parksanatorium, dann 9 Monate im Sanatorium Anna-Maria, wo man eine Kaustik-Operation an mir vornahm.

Seit dem Lager Buchenwald litt ich immer wieder an Rückenschmerzen, man glaubte jedoch zuerst, dass diese von einem Rheumatismus herühren. Doch Ende 1947, als meine Lungen einigermaßen geheilt waren, entdeckte man auch eine tuberkulöse Spondylitis. Zu diesem Zeitpunkt kam ich ins Sanatorium Etania in Davos, wo ich bis Herbst 1949 blieb. Nach einer einige Monate vorher vorgenommenen Spanoperation wurde ich so Ende 1949 vereuchsweise nach Zürich entlassen, musste jedoch schon im Januar 1950 wegen meiner Knochentuberkulose in die Anstalt Balgrist in Zürich eingeliefert werden. Von dort brachte man mich 4 Monate später ins Sanatorium Universitaire in Leysin. Dort und in anderen Heilstätten Dr. Rolliers lag ich bis Oktober 1951. Erst dann erlaubte man mir, Leysin zu verlassen.

Während der Kur versuchte ich nach Möglichkeit zu lernen, da ich gerne studieren wollte und durch meine Krankheit ja zu keiner körperlichen Arbeit fähig war. Schon im Herbst 1949 machte ich eine externe Eidgenössische Maturitätsprüfung, konnte aber das Studium am Polytechnikum in Zürich erst zwei Jahre später beginnen, nachdem ich aus Leysin entlassen wurde. Bis Sommer 1953 war ich noch gezwungen, ein Stützkorsett zu tragen. Ich bin fortlaufend in ärztlicher Kontrolle; der mich behandelnde Arzt ist Prof. Francillon, der Chefarzt der orthopädischen Anstalt Balgrist.

*... tout de suite être amené aux urgences et deux mois plus tard j'ai pu être transporté vers la Suisse.*

*Après la constatation d'une tuberculose pulmonaire, on m'a amené à l'hôpital Tiefenau à Berne, où on m'a diagnostiqué un pneumothorax. En octobre 1945 je suis allé à Davos. J'ai passé une année dans le «Parksanatorium», ensuite neuf mois dans le Sanatorium Anna-Maria, où on m'a fait une opération caustique.*

*Depuis le camp Buchenwald, je souffrais fréquemment de douleur au dos. Au début on croyait qu'elles provenaient de rhumatisme. Mais fin 1947, lorsque mes poumons avaient en grande partie guéri on m'a découvert une tuberculose spondylitis. A ce moment-là je suis arrivé au Sanatorium Etania à Davos, où je suis resté jusqu'à l'automne 1949. Fin 1949, suite à l'opération qui avait été effectuée quelques mois plus tôt, j'ai été provisoirement libéré pour aller à Zurich, je devais cependant, déjà en janvier 1950, être hospitalisé à cause de ma tuberculose osseuse au centre Balgrist à Zurich. De là on m'a amené quatre mois plus tard au Sanatorium universitaire de Leysin. J'y suis resté ainsi que dans d'autres sanatoriums du docteur Rolliers jusqu'en octobre 1951. Alors seulement j'ai été autorisé à quitter Leysin. Pendant le traitement, j'essayais d'étudier quand j'en avais la possibilité. D'une part parce que je voulais étudier et parce qu'à cause de ma maladie je n'avais pas la capacité d'effectuer des travaux qui nécessitent une grande force physique. En octobre 1949 déjà, j'avais passé un examen de maturité fédérale externe; j'ai pu commencer mes études polytechniques à Zurich deux ans plus tard seulement, après avoir quitté Leysin. J'ai encore été obligé de porter un corset de soutien jusqu'en 1953. Je reçois en permanence un contrôle médical. Le médecin qui m'a traité est le professeur Francillon qui est médecin-chef de l'établissement orthopédique de Balgrist.»*

1954: Description concise par Fabian Gerson de la persécution dont il a été victime.

rale sans trop de grandes résistances. Cependant, cet engagement humanitaire devint plus sensible au moment où le réfugié juif espéra s'épanouir dans le pays d'accueil qui l'avait sauvé. Maintenant, il s'agissait de surmonter les peurs culturelles des autorités. Des lettres contenues dans son dossier chez des personnes de confiance au VSJF informent de cette lutte pour un avenir en Suisse ainsi que pour l'autorisation et pour le financement d'une place d'études.

Sa maturité fut passée avec mention, mais il fallait dorénavant financer la suite de ses études.

Les interventions du VSJF furent couronnées de succès en raison des excellentes performances scolaires de leur «protégé» Fabian Gerson. Comme le cas de Fabian Gerson était peu naturel, la réponse du VSJF devint plus claire dans une lettre datée du 24 novembre 1955 écrite par une responsable nommée Edith Zweig:

«Nous nous réjouissons de vous présenter une photocopie du certificat de l'examen à l'EPFZ de Monsieur Gerson. Vous voyez ici que votre aide ne lui a rien infligé d'indigne».

En lisant la réponse du service de police datée du 29 novembre 1955, on ne peut que croire à une fin heureuse: «Votre message du 24 novembre 1955 d'après lequel Monsieur Fabian Gerson a réussi son examen final à l'EPFZ avec un grand succès nous a énormément réjouis».

Plus de 10 ans après son entrée, Fabian Gerson a pu, grâce à sa réussite scolaire et académique, s'émanciper de la tutelle bienveillante des autorités et construire une existence indépendante. Son nom avait évolué de «l'étranger Gerson», voilà comment l'appelaient les autorités, à «Monsieur Gerson».

Son dossier ne s'est pas arrêté avec la fin du soutien de la Confédération et du VSJF et l'octroi de l'autorisation d'établissement de 1954. Fabian Gerson essaya de déposer ses demandes d'indemnisation avec l'aide du VSJF et d'un avocat de Munich. Le calcul bureaucratique des souffrances physiques et morales par les autorités allemandes témoigne d'une volonté d'indemnisation matérielle de la part de la République fédérale.

	DM	Jahr
Haftentsch.	6750	1955
"Judenstern"	2250	1957
Körper + Gesundheitschäden	7000	1958
Kapitalentsch. + <sup>Waise</sup> Rentennachzahlung	10400	} 1960
(Heilkosten)	16200	
	13400	1959
	870	1960

Au début des années 60, Fabian Gerson a fait le bilan de tous les paiements qui lui avaient été versés, à savoir des indemnités pour détention, pour port de l'étoile jaune, pour dommages corporels et de santé, pour pertes de capital et des rentes touchées à posteriori. Entre parenthèses, il indique les montants de remboursements des frais médicaux que le VSJF et le gouvernement fédéral ont reçu en retour. A-t-il pu imaginer de porter l'étoile juive pour 2250 DM? Quelle base de calcul de la bureaucratie des indemnisations a servi de base à cette décision?

En même temps, cette indemnisation dépend d'une nouvelle dépendance à l'égard d'une bureaucratie allemande qui était coresponsable de la destruction de sa propre famille une décennie plus tôt.

L'incommensurabilité des crimes commis et des compensations fournies était clairement collées sur une note manuscrite de Fabian Gerson. Fabian était conscient de la qualité symbolique des compensations financières qui étaient connues à la fin des années 50. Il soulignait toujours qu'il aurait probablement eu de plus grandes quantités financières, s'il avait pris soin de s'occuper plus intensivement du processus d'indemnisation. Pourtant sa carrière professionnelle à l'EPFZ était devenue, pour lui, plus importante qu'un montant d'indemnisation plus substantiel. Par conséquent, l'exemple de sa thèse de doctorat, qui clôt le dossier du VSJF, est comme sa victoire personnelle contre la folie de la persécution du national-socialiste.

DANIEL GERSON

Bettlach, février 2014

## FABIAN GERSON

## ERINNERUNGEN



Fabian Gerson, 2010.

Fabian Gersons Erinnerungen bestehen aus zwei gleich wichtigen Teilen. Im ersten Teil beschreibt er seine Kindheit in Polen, die Zeit, in der er Zwangsarbeit leisten musste und schliesslich seine Deportation nach Buchenwald, nachdem seine Geistesgegenwart ihn von der Deportation nach Treblinka bewahrt hatte. Der Autor stellt seine Lebenserinnerung stets in einen grösseren politischen Kontext. Der zweite Teil seines Berichts befasst sich mit der Nachkriegszeit. Er war noch ein Kind und litt an Tuberkulose, als er 1945 in der Schweiz eintraf. Mit Fleiss und Willenskraft legte er den Grundstein für seine erfolgreiche akademische Karriere.

Fabian Gerson wurde im Jahre 1926 in Lodz, einer grossen Industriestadt Polens, geboren. Sein Vater Pinkus und seine Mutter Dora, geborene Kon, besaßen ein Textilunternehmen an der Piotrkowska-Strasse im Stadtzentrum von Lodz. Fabian und seine Schwester Franciszka besuchten das Jüdische Gymnasium dieser Stadt, deren Einwohner damals zu einem Drittel jüdischer Herkunft waren. In Anbetracht des wachsenden Antisemitismus, der im Bericht anschaulich beschrieben wird, begannen Fabians Eltern an Auswanderung zu denken. Pinkus Gerson konnte sich jedoch nicht dazu entschliessen, denn er hing an seinem Unternehmen, und durch seine Reisetätigkeit und seine beruflichen Kontakte stand er der deutschen Sprache und Kultur nahe.

Die deutsche Besetzung Polens im September 1939 bedeutete das Ende aller Auswanderungspläne. Jüdischer Besitz wurde beschlagnahmt und ein Ghetto wurde errichtet. Fabian und seine Familie beschlossen daher Lodz zu verlassen und ins etwa 100 km entfernte Częstochowa überzusiedeln. Fabian und seinem Vater gelang es jedoch nicht, rechtzeitig wegzukommen; sie kamen ins Ghetto, bis es ihnen im Oktober 1940 gelang, einige SS-Männer zu bestechen und endlich nach Częstochowa

zu reisen, wo Mutter und Schwester sie erwarteten. Sie konnten sich mehr schlecht als recht über Wasser halten, fanden sich aber einmal mehr in einem Ghetto wieder.

Fabian Gerson wird niemals vergessen, was sich am 22. September 1942 zugetragen hat. Im Morgengrauen wurde das Ghetto von Częstochowa von einem SS-Kommando umstellt und eine Selektion fand statt. Auf einmal verlor er seine Schwester und seine Eltern aus den Augen. Er hatte schon Gerüchte über das Vernichtungslager in Treblinka gehört und er ahnte, dass am Ende dieser Reise der Tod auf seine Familie und die anderen Deportierten wartete. Bald war auch er an der Reihe und marschierte in einer Kolonne, die unterwegs zur Deportation war. Es gelang ihm jedoch, sich von seiner Marschkolonnie abzusetzen und sich einer Arbeitskolonne anzuschliessen, die der Zwangsarbeit zugeführt werden sollte. Zwei Jahre lang musste er in einem Rüstungsbetrieb der Firma HASAG am Stadtrand von Częstochowa Schwerarbeit leisten und litt sehr unter Hunger, obwohl die in der Küche tätigen polnischen Frauen ihm gelegentlich Suppenreste beiseite stellten.

Als die Rote Armee im Januar 1945 herannahte, wurden die HASAG-Häftlinge in Viehwagen getrieben und nach Westen evakuiert. In Buchenwald wurde er schnell krank. Als das Lager geräumt werden sollte, versteckte er sich. Er erinnert sich an die Ankunft der amerikanischen Soldaten, die von ihm, der wie ein «wandelndes Skelett» aussah, Fotoaufnahmen machten.

Mit anderen Jugendlichen aus Buchenwald kam Fabian Gerson mit einem vom Roten Kreuz organisierten Transport zur Genesung in die Schweiz. Seine Tuberkulose war so weit fortgeschritten, dass ein Berner Arzt das Schlimmste befürchtete. Entgegen allen Erwartungen besserte sich sein Zustand, wenn auch langsam; jüdische Organisationen gewährten ihm finanzielle Unterstützung. Zwei lange Kuraufenthalte folgten in Sanatorien und Pensionen in Davos und in Leysin bis 1951.

Das Lernen war Fabian Gerson schon immer leicht gefallen, und er las gern. Schon bald hatte er ein klares Ziel vor den Augen: Matura und

Studium. Nachdem er die Maturität im Herbst 1949 mit Bravour bestanden hatte, nahm er an der ETH in Zürich ein Ingenieurstudium auf. Bald traten bei ihm jedoch unerwartet Rückenschmerzen auf, und er musste unbeweglich in einem Gipsbett liegen. Er beschloss, seinem Studium, das er 1951 wieder aufgenommen hatte, eine neue – naturwissenschaftliche – Richtung zu geben und promovierte 1958 in organischer Chemie. Als Ausgleich zum Studium trieb er intensiv Sport, vor allem Schwimmen und Rudern.

Die 1960er Jahre waren geprägt von wichtigen Ereignissen. Fabian Gerson wurde in der Schweiz ohne Schwierigkeiten eingebürgert und verheiratete sich 1962, zwei Jahre später, mit Ingeborg (Inge) Waldmann. Der Ehe entstammten zwei Kinder, Daniel und Deborah. Die Familie siedelte von Zürich nach Basel über, nachdem Fabian Gerson im Jahre 1969 zum ausserordentlichen Professor für physikalische Chemie ernannt worden war. Im Jahre 1975 wurde er zum Ordinarius befördert und 1997 emeritiert.

Am Anfang der 1990er Jahre unternahm er zwei Dienstreisen nach Polen. Mit seinem Sohn suchte er die Stätten seines Lebens und seiner Familie auf: Lodz, Treblinka, Częstochowa. An dieser Stelle endet sein Bericht.



## FABIAN GERSON

## A MEMOIR

---

Fabian Gerson's Memoir is divided into two equally important parts. The first part describes his childhood in Poland, the forced labor and his deportation to Buchenwald after he had had the presence of mind to avoid deportation to Treblinka. The author always views his life as part of a broader political context. The second part of his narration concerns his arrival in Switzerland in 1945, a tuberculous child whose hard work and tenacity paid off – he embarked on a remarkable academic career.

Fabian Gerson was born in 1926 in Lodz (Poland), a large industrial town, where his father Pinkus and his mother Dora, née Kon, owned a wholesale textile business in the heart of the old town on Piotrkowska street. One third of the population was Jewish. Fabian and his only sister Franciszka attended the local Jewish high school. The rising of anti-Semitism, which is well described by the author, forces his parents to consider emigration. However, this was a difficult choice for Pinkus Gerson to make, because due to his travel experience and professional contacts since the beginning of the century he had a long standing affinity for German culture, language and traditions – and he cared deeply for his business.

The German conquest of Lodz in September 1939 put an end to these projects. At the same time Jewish property was confiscated and a ghetto was established. The family decided therefore to leave for Czestochowa, one hundred kilometers away. Fabian and his father however waited until it was too late and ended up in the ghetto. They were able to get away after all in October 1940 by bribing the SS and they finally reached Czestochowa where they were reunited with the rest of the family. They managed to survive with whatever means they had left but they had to live in a ghetto once again.

The 22<sup>nd</sup> of September 1942 is a day that Fabian Gerson will never forget. In the morning the ghetto population assembled in the market square, while a selection took place. His parents and his sister disappeared from his sight. He had heard rumors about the extermination camp of Treblinka and there was no doubt that his loved ones and all the deportees were going to die. He was going to be deported as well. However, he managed to escape from a column of prisoners, to hide and to join another column, which was being led to forced labor. For two years and a half he worked at HASAG, an ammunition factory in the outskirts of Czestochowa. Polish inmates working in the kitchen would help him every now and then; but still, he was very hungry.

In January 1945, as the Red Army was approaching, the HASAG factory inmates were transferred west in cattle cars. In Buchenwald he fell ill immediately. When the Jewish prisoners were forced on a death march, he was able to hide until the American soldiers arrived. They took pictures of him, he remembers; he was a young boy who looked like a «walking skeleton».

Fabian Gerson belonged to a group of «child survivors» of Buchenwald who were sent to Switzerland for medical treatment. His tuberculosis was so severe that a Bernese doctor thought he would not survive. However, with the financial support of Swiss Jewish organizations, his health gradually improved. He alternated long periods of medical treatment in mountain sanatoriums with stays in private pensions until 1951, first in Davos, then in Leysin.

Ever since he was a child, Fabian Gerson had always taken a keen interest in reading and studying. He studied hard to obtain the Federal Matura and passed the exams with flying colours in the fall of 1949. He began his engineering studies at the ETH Zurich, a university for technology and natural sciences. No sooner had he begun his studies that he came down again with tuberculosis. After he had overcome this relapse he resumed his studies at the ETH in the fall of 1951 but opted for natural sciences instead. In 1958 he passed his final examinations with brilliant

results and became Doctor of Science in organic chemistry. To preserve his regained health he also engaged in sports and physical activity, mostly swimming and rowing.

Important changes took place in the early 1960s. Fabian Gerson acquired Swiss citizenship without difficulty and married Ingeborg (Inge) Waldmann in 1962. Two children were born, Daniel and Deborah. The family moved from Zurich to Basel in early 1969 after he had been appointed Extraordinary Professor (Extraordinarius) of Physical Chemistry. He became Ordinary Professor in 1975 and retired in 1997.

He remembers visiting Poland twice, in the early 1990s, for professional purposes. He took his son on a family history journey to Lodz, Treblinka and Czestochowa. His Memoir ends on this note.